Romans de M. Mortonval.

MAURICE PIERRET.

ÉPISODE DE 1793.

TOME IV.

Seconde Edition.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N. 22.
M DCCC XXX.

MAURICE PIERRET.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD.

RUE DE LA HARPE, N° 78

MAURICE PIERRET,

ÉPISODE DE 1793.

PAR M. MORTONVAL.

Tome quatrième.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,
EUGÈNE RENDUEL, ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N°. 22.
1830.



MAURICE PIERRET.

CHAPITRE XXXII.

Marie Roques gagne son procès. — Maurice part pour Saint-Blimont.

Plus de quinze jours s'écoulèrent encore avant qu'on reçût à Abbeville la nouvelle de la dernière victoire du général Hoche, et du rembarquement des débris de l'armée anglo-émigrée, qu'il venait d'anéantir après avoir forcé l'entrée de la presqu'île de Quibe-ron. Mais la fermentation ayant cessé avec le danger, la plus grande tranquillité régnait dans la ville depuis le retour de Maurice

On cessa même de s'occuper de M. de Lajaunais et de ses gens que l'on ne trouva nulle part le premier jour, et qui ne se montrèrent plus.

Les affaires avaient repris leur train accoutumé; et Cartinet, faisant trève aux discussions politiques, s'adonna tout entier aux travaux arriérés de son cabinet. Déjà il était parvenu à lever les principaux obstacles qui arrêtaient depuis long-temps la marche du procès de Marie Roques contre les détenteurs de ses biens de Saint-Blimont. Il eut enfin la vive satisfaction de gagner cette cause en dernier ressort et sans appel. C'était, comme on l'a déjà expliqué, une fortune de deux cent mille francs au moins, en bonnes terres. Maurice, comblé de joie, partit immédiatement pour aller porter cette excellente nouvelle à sa mère; et, muni d'amples instructions de son parrain, il se chargea de procéder sur les lieux à la prompte exécution de ce jugement.

Ce ne fut pas sans des regrets bien amers qu'Adrienne vit s'éloigner le compagnon fidèle de ses promenades solitaires, le disciple dont elle avait pris tant de plaisir à former le cœur à la vertu, et à dompter le caractère. Mais elle venait d'apprendre de Pauline que l'on attendait madame Renaudot de jour en jour; et dans l'intérêt de Maurice, elle jugea convenable qu'il n'eût pas l'occasion de la rencontrer dans les premiers moments. Sans doute il était inévitable qu'il la revît; mais le plus tard paraissait le mieux à madame de Vaufrêne. Elle fut donc la première à presser son départ; mais elle exigea qu'il lui mandât chaque jour, dans les plus grands détails, les progrès de l'affaire qui allait le retenir loin de la ville pendant deux ou trois semaines; surtout qu'il lui parlât de sa bonne mère dont on disait tant de bien; enfin qu'il l'entretînt de lui-même, de tout ce qu'il voudrait, pourvu qu'il écrivît tous les jours.

De son côté Adrienne prit l'engagement de ne lui laisser rien ignorer de ce qui concernait le plus jeune des fils du pauvre Nattier, orphelin adopté par Maurice, et qu'elle avait voulu faire élever chez elle, sous ses yeux. Par un singulier hasard, ce joli enfant se nommait aussi Maurice; il avait six ans à peu près, et montrait une intelligence au-dessus de son âge; il parlait toujours de son bon ami M. Pierret; madame de Vaufrêne en raffolait. Un matin elle s'amusait dans son jardin, des jeux de son petit Maurice, quand on lui annonça la visite de mademoiselle Cartinet, dont l'air maussade la frappa d'abord.—Qu'est-ce donc, ma chère Rose? lui demanda-t-elle; tu as du chagrin?

— Je viens savoir, madame, répondit Rose, ce que vous avez contre nous. Vous qui veniez auparavant matin et soir à la maison voilà huit grands jours que vous n'avez pris la peine de vous informer si nous étions morts ou vivants.

— Huit jours ! répéta madame de Vau=frêne étonnée.

— Tout autant, madame, nous n'avons pas entendu parler de vous depuis le départ de Maurice Pierret ; et pourtant vous m'a=viez tant promis.... Mais je vois ce que c'est ; nos voisines ont bien raison....

— Et que vois-tu ? interrompt Adrienne très vivement ; que disent ces femmes ?

— Elles disent, madame, que vous êtes tous les mêmes ; et que les nobles ne s'abais=sent à fréquenter les bourgeois, que quand ils ont besoin d'eux.

— Je ne te comprends pas du tout, Rose.

— Eh ! mon dieu ! madame, répondit-elle avec aigreur, je n'en fais pas la fine ; on assure que votre affaire s'arrange à l'a=miable ; et il est tout simple que n'ayant plus besoin de plaider, vous ne vous compro=mettiez plus à voir la fille de votre avocat. Je conçois que la société des nobles soit bien plus agréable ; et depuis que le retour

de madame Renaudot rend les assemblées de l'hôtel de Quercy si brillantes....

— Tu es folle, Rose; je ne savais seulement pas que madame Renaudot fût déjà revenue, et je n'ai pas mis les pieds à l'hôtel de Quercy. Quant à la contestation entre moi et la famille de feu mon mari, il est vrai que Maurice a entrepris de nous réconcilier; mais rien n'est encore décidé à cet égard. Du reste, quand même je ne devrais jamais avoir besoin de recourir aux conseils de ton excellent père, je ne l'en aimerais pas moins; et pour rien au monde je ne renoncerais à ton amitié.

— Pourquoi donc, en ce cas, madame, cesser si brusquement de nous voir?

— En vérité, je ne sais, répondit Adrienne un peu embarrassée; cet enfant, des lettres à écrire....

— Non, non, je sais ce qu'il en est, madame, vous avez regret à votre promesse de m'aider à rompre mon mariage avec mon-

sieur Pierret, peut-être vous imaginez-vous, parce qu'il est riche à présent....

— Non, mon enfant, ne pense pas cela de moi. Je désire plus que jamais te rendre ce service. Et pour te faire juger de l'injustice de ce reproche, je t'avouerai qu'ayant eu ces jours passés l'occasion d'écrire à Maurice, au sujet de mon affaire, j'ai profité de cette occasion pour lui conseiller de parler à sa mère de votre répugnance réciproque à former l'alliance projetée entre vos parents. Madame Pierret ne manquera pas d'écrire là-dessus à ton père....

— Pourvu qu'elle ne lui dise pas que c'est moi qui refuse Maurice! tout serait perdu.

— Non, Rose, sois tranquille; il est convenu qu'il se chargera de tout.

— Oh! que tu es aimable, ma chère Adrienne, s'écria Rose, je reconnais là une véritable amie d'enfance, et une bonne camarade de couvent. Combien je me repens

da la querelle que je t'ai faite! Mais juge de mon chagrin en pensant que tu m'avais abandonnée; il arrive aujourd'hui!

— Qui donc?

— M. de Saint-Elme, avec madame de Nangis sa mère. Ils logeront à la maison. Mon père est enchanté des dernières dépêches qu'ils lui ont adressées; il dit que leur affaire est excellente, qu'elle ne peut manquer de réussir. Et M. de Nangis m'aime si passionnément! Je te montrerai ses lettres, Adrienne! Ah! si tu pouvais concevoir le bonheur d'être unie à celui qu'on préfère à tout dans le monde!... A propos j'oubliais de te dire une chose bien singulière; mais cela est tout-à-fait entre nous deux, ma bonne amie; c'est un secret dont tu jugeras l'extrême importance.... Jure-moi de ne jamais le révéler à personne....

— Je te le jure, parle sans crainte.

— Pas même à Maurice; c'est surtout lui qui doit l'ignorer, du moins pendant

quelque temps encore ; car plus tard ce sera pour moi un grand plaisir que de le lui apprendre.

— A Maurice ! eh pourquoi?

— Parce qu'il est question de madame Renaudot.

— Parle, reprit Adrienne, palpitante de curiosité ; ne crains rien, je serai muette.

— Eh bien ! ma chère amie, dit Rose en baissant la voix, figure-toi que cette vieille coquette est amoureuse folle de M. de Nangis.

— Est-il possible ? et qui te l'a dit ?

— Lui-même, qui m'écrit à ce sujet une lettre charmante. Il a rencontré madame Renaudot dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, où les royalistes avaient des assemblées secrètes au moment de la descente des Anglais à Quiberon. Tu sais que M. de Nangis a été long-temps à Londres ; qu'il est très connu des princes, auxquels il a rendu de grands services ; ils

allaient même chez madame sa mère qui avait une excellente maison....

— Je ne savais pas un mot de tout cela, dit Adrienne; mais madame Renaudot....

— Comment! repartit Rose, tu ignorais que M. de Saint-Elme est un homme très comme il faut!

— Je n'en doute pas, ma chère Rose, puisqu'il est cousin de mademoiselle de Quercy. Mais madame Renaudot....

— Madame Renaudot a été si ravie des beaux sentiments et du courage de M. de Nangis, dans tout ce qui s'est passé à Paris au moment de l'expédition des Anglais, qu'elle est devenue éprise de lui à en perdre la tête. Il s'est bien gardé, comme tu l'imagines, de lui montrer tout le mépris qu'elle lui inspire; au contraire, il est allé la voir plusieurs fois, et est parvenu sans peine à la mettre dans ses intérêts.

— Tu me jettes dans une surprise extrême, dit Adrienne. Quoi madame Renau-

dot, l'amie intime de Pauline, se liguerait avec ses ennemis contre elle! Mais cela serait horrible, continua-t-elle avec la plus grande vivacité; car je sais que madame Renaudot est entièrement ruinée, qu'il ne lui reste rien au monde, et que mademoiselle de Quercy, qui lui a offert un asyle dans sa maison, partage aussi sa bourse avec elle. Comment croire qu'avec une ame tant soit peu délicate, on conçoive seulement l'idée d'une aussi indigne trahison!....

— Eh! qui parle de trahison, ma chère Adrienne? au contraire, madame Renaudot, maintenant persuadée de la réalité des droits de M. de Nangis, s'est engagée seulement à faire tous ses efforts pour amener Pauline à une transaction, afin d'éviter un éclat scandaleux et les frais énormes d'un procès inutile; où est le mal?

— Sur ce pied-là, je n'en vois aucun pour Pauline, si en effet madame Renaudot agit ouvertement, sans détour.

— Ouvertement, c'est impossible, ma chère Adrienne. Tu ne sais donc pas que l'abbé d'Aurigny, a été dernièrement nommé tuteur de mademoiselle de Quercy, par la famille assemblée à Paris, et que cet abbé, en qui elle a la plus aveugle confiance, se montre opposé à toute espèce d'accommodement; il faut donc que madame Renaudot use d'industrie, et vraiment elle est là sur son véritable terrain, car elle n'est pas moins intrigante que coquette; et M. de Saint-Elme la méprise souverainement tout en se servant d'elle. Je t'avoue, Adrienne, que je me réjouis d'avance, de voir la mine que fera Maurice Pierret quand tout cela se découvrira; lui qui croit si bêtement à la vertu de madame Renaudot. Au surplus, elle est fort enlaidie, à ce que me mande M. de Saint-Elme.... Mais adieu, ma bonne amie, voici bientôt l'heure où nos hôtes vont arriver; je retourne bien vite à la maison, tout disposer pour les recevoir.

Long-temps après le départ de Rose, madame de Vaufrène réfléchissait encore à ce qu'elle venait d'entendre. Elle ne pouvait douter que madame Renaudot ne fût indigne de l'estime de Maurice; et elle avait toujours compté que l'éclat de quelqu'une des nombreuses fautes de cette femme excessivement légère, en la livrant aux discours publics et aux traits de la médisance, si aigus dans une petite ville, dessillerait tôt ou tard, les yeux de son trop crédule adorateur. Adrienne était bonne, très bonne, et pourtant son cœur se gonfla de joie à l'idée que ce dénouement inévitable était enfin très prochain; car la lettre de Saint-Elme et la nature de ses confidences à Rose, annonçaient la plus insolente fatuité, et promettaient beaucoup de bavardage et d'indiscrétion.

Ces remarques conduisirent naturellement Adrienne au désir de juger par elle-même à quel point elles étaient fondées,

en observant de près ce personnage. Aussi se promit-elle d'aller ce soir-là, rendre à Rose sa visite. Toutefois la crainte de rencontrer chez Cartinet madame de Nangis, tempé=rait sa curiosité. Il la lui avait vantée comme une dame du très grand monde, parfaitement aimable et spirituelle; on as=surait de plus qu'à Londres, elle avait eu l'insigne honneur de recevoir les princes français; tout cela était bien imposant pour la timide Adrienne, qu'un rien effarouchait et qui fuyait toujours la société.

Mais il s'agissait de Maurice; cet intérêt dominait tout. Servir Maurice, s'occuper de ce bon jeune homme, de tout ce qui se rapportait à lui, c'était la vie d'Adrienne. L'arrivée de Rose venait de la réveiller de la langueur pleine de charmes, où elle était restée plongée depuis que la présence de Maurice avait cessé d'enchanter les lieux qu'il fréquentait avec elle; l'idée ne lui était pas venue de les revoir. Aussi fut-elle réel=

lement fort étonnée d'apprendre qu'elle eût passé huit jours entiers, seule avec un enfant, sans éprouver un instant d'ennui. Mais le père adoptif de cet enfant le lui avait recommandé avec tant d'instances, en le caressant si tendrement! Il avait même ajouté : Cet orphelin est à nous deux, ma chère Adrienne; sa reconnaissance que nous partagerons également, formera un lien de plus entre vous et moi; ce sera *notre* petit Maurice.

Le cœur de madame de Vaufrêne battit plus vivement en répétant ces mots; elle pressa l'enfant sur son sein; et, comme Maurice, elle couvrit de baisers les joues fraîches et vermeilles de l'innocente créature. Toutefois, il fallait enfin s'arracher aux plaisirs tranquilles de cette longue retraite, qui avait alarmé la susceptibilité de Rose, et pouvait être également interprétée à indifférence par son autre amie Pauline. Adrienne se résolut donc à passer à l'hôtel

de Quercy, avant d'aller chez Cartinet.

En rentrant à sa maison le soir, après s'être acquittée de ce double devoir, on lui remit une lettre de Maurice ; elle s'empressa de s'enfermer pour la lire et la relire à son aise. Les premières qu'il lui avait adressées, ne contenaient, non plus que les longues réponses de madame de Vaufrêne, aucun fait important. Mais les suivantes servant mieux que la forme du récit, à la marche de cette histoire et au développement des caractères de quelques nouveaux personnages, on a cru devoir conserver cette partie de la correspondance originale de Maurice et d'Adrienne.

LETTRE PREMIÈRE.

Maurice à madame de Vaufrêne.

Saint-Valery, août 1795.

Bonne nouvelle, ma chère Adrienne; tandis que vous me supposiez à Noyelles ou à Saint-Blimont tout entier aux soins de mes propres affaires, je m'occupais des vôtres. La mort du vieux parent qui dominait l'esprit de votre tante, m'a paru d'un heureux augure; et, avant que cette respectable dame, d'un caractère extrêmement faible, retombât sous la direction de quelque autre intrigant intéressé à main-

tenir la division entre elle vous, je me suis empressé de me rendre à son château de Saurelle.

Ambassadeur volontaire, je n'avais pour toutes lettres de créance, que celles que vous m'avez adressées depuis notre sépa=ration, et dans lesquelles vous me parlez de madame de Saurelle, dans les termes de la tendresse la plus respectueuse; elle a paru surprise et touchée de ces sentiments. On vous avait calomniée pour vous perdre dans son esprit, ma chère Adrienne; la vénérable dame se croyait l'objet de vos mépris; elle m'a parlé d'une réponse in=sultante faite par vous, à une invitation de venir la voir, afin de vous entendre sur la querelle qui vous divisait.

J'ai objecté que cette réponse était évi=demment supposée; et pour preuve, je lui fis relire, dans plusieurs endroits de vos lettres, l'expression du désir ardent de sur=monter les obstacles qui vous séparaient

d'elle, et le récit de vos efforts pour vous rapprocher d'une parente que vous ché=rissiez malgré ses rigueurs. J'ai ajouté que, pour peu qu'elle m'autorisât à vous dire un mot de sa part, elle vous verrait accourir, la supplier de vous accorder sa bénédic=tion, et recevoir les lois qu'il lui plairait de vous imposer pour terminer vos différends.

Madame de Saurelle a versé des larmes d'attendrissement; m'enhardissant alors, je lui ai démontré sans peine, que le parent qui vient de la précéder au tombeau avait fait l'indigne calcul, qu'elle devait y des=cendre avant lui; et que son intérêt évi=dent, d'accord avec les penchants d'un très mauvais cœur, était d'entretenir la dis=corde entre elle et vous, ma chère Adrienne, puisque vous aviez des droits supérieurs aux siens, à la succession de madame de Saurelle, dont il espérait ainsi vous frustrer.

Pour lui faire mieux sentir la différence d'une ame telle que la vôtre, avec celle de

cet homme aussi méchant qu'avide, j'ai déclaré, en votre nom, que vous renonciez dès ce moment à l'héritage de votre tante, et que vous la conjuriez d'en disposer en faveur de vos cousins de Vandrille, qu'elle chérit et dont elle connaît l'honorable pauvreté. J'ai de plus promis que vous signeriez la cession de la ferme qui touche aux terres de madame de Saurelle, près la forêt de Cressy.

Ces assurances ont vivement ému votre bonne parente. J'ai ajouté que vous ne demandiez d'elle que son désistement aux poursuites commencées dont vous payeriez les frais déjà considérables, ce qu'elle a sur-le-champ accordé. La voyant si bien disposée, j'ai offert de rédiger un projet de traité sur ces bases. Cette pièce est signée, ma chère Adrienne, et en ma possession. Vous voilà libre, indépendante, votre bonheur ne dépend plus maintenant que de vous.

Il eût été indigne de notre bonne et franche amitié, que j'eusse mis des conditions à ce service, avant de vous le rendre; à présent je suis à votre merci; et il ne me reste plus que l'humble prière, pour obtenir de vous le prix que j'attends de mes soins. Voici donc ce que j'ose vous demander; c'est que vous n'usiez pas de cette liberté pour réaliser le projet cruel dont vous m'avez souvent entretenu; Adrienne, je vous en conjure, rejetez bien loin l'idée du couvent et de l'exil en Espagne; mon cœur se brise à la seule pensée de vous voir ensevelie vivante dans le tombeau du cloître. Rassurez-moi bien vite contre cette crainte qui m'agite plus que vous ne pouvez croire. J'oubliais de vous dire que madame de Saurelle veut absolument que notre traité soit ratifié par vous, à son château, dans le cours du mois prochain. Elle y réunira ses gens d'affaires; et son désir est que je vous y accompagne, comme

votre conseil, afin que tout se passe dans les règles. J'ai encore pris cet engagement pour vous ; à présent, ma chère Adrienne, gardez-vous bien de désavouer votre ambassadeur, ni de tromper, sur aucun point, les espérances de votre meilleur ami,

MAURICE PIERRET.

P. S. Pourquoi donc, dans les détails que vous me donnez de l'emploi de vos journées, et que je ne trouve jamais assez longs, ne me parlez-vous toujours que de *notre* petit Maurice, et des heures consacrées à votre correspondance avec moi ? Vous allez certainement à l'hôtel de Quercy; d'où vient que vous ne m'en dites pas un mot ? Sans doute vous restez persuadée que je déteste toujours votre amie Pauline, et que son nom m'irriterait encore; non, je vous l'assure. Il faut bien l'avouer, l'image que me retraçait son souvenir, contribuait

beaucoup à nourrir mon aversion ; vous nommerez cela un enfantillage, une bizarrerie ; ce sera tout ce que vous voudrez ; mais enfin, la chose était ainsi. Et le moyen, bon Dieu ! de ne pas exécrer la vilaine petite personne bien aigre, bien insultante, bien amère du château de Ponteuil, et surtout d'une laideur si repoussante? Maintenant que je l'ai vue tout autre, son nom ne réveille plus en moi les mêmes impressions ; je la plains de persévérer à mon égard dans sa vieille haine ; car j'ai éprouvé que c'est un poids bien fatigant. Je lui souhaite sincèrement, pour son bien, d'en venir au point où je suis, celui de la plus profonde indifférence. Ainsi, ma bonne Adrienne, mettez-vous bien à votre aise, et parlez-moi désormais, sans réticences, de vos visites à l'hôtel de Quercy.

LETTRE II.

Madame de Vaufrène à Maurice Pierret.

Comment jamais reconnaître, monsieur.... Je m'arrête à ce mot, dont la froideur qui me glace, est trop en désaccord avec les sentiments de vive gratitude que je brûle de vous exprimer. Vous m'appelez votre chère, votre bonne Adrienne; je vous en remercie; à votre exemple aussi, je veux écrire comme nous parlons. Oui, mon cher Maurice, j'approuve, je ratifie tout ce que vous avez fait; je remplirai toutes vos promesses; et mon cœur n'aura jamais assez de tendre reconnaissance

pour vous payer le prix du bonheur que je vous dois déjà, et de celui que je vais vous devoir encore.

Quoi! Maurice, est-il vrai? vous souffrez à l'idée de me voir ensevelie loin de vous dans un cloître. J'ai relu cent fois ces mots, sans pouvoir me lasser du plaisir dont ils m'enivrent. Ah! ne craignez pas que je conserve la moindre arrière-pensée en faveur de la vie religieuse. Non; je hais maintenant le couvent, ne fût-ce que parce que ses grilles élèveraient une barrière entre vous et moi. Jugez, mon cher Maurice, des regrets dont je serais déchirée en perdant un ami tel que vous! Que deviendrais-je, bonté du Ciel! s'il me fallait renoncer à l'espoir de jouir encore de ces doux entretiens, qui charmaient pour nous les heures trop rapides d'une soirée tout entière? Comment supporter la perte de cet échange continuel de sentiments et d'idées, dont les nuances, d'abord opposées, ont fini par se fondre et

se réunir en une seule idée, en un seul sentiment ?

En effet, si je méprise maintenant avec vous les gothiques préjugés, dont vous m'avez instruite à reconnaître le ridicule et l'erreur, vous avez appris, en m'écoutant, à redouter le danger de beaucoup de choses nouvelles, que vous admiriez auparavant avec un enthousiasme aveugle. Ainsi, de l'accord de nos cœurs est née l'harmonie de nos esprits; et c'est à présent que vous pouvez me dire, mieux encore qu'aux premiers temps de notre intimité : *Adrienne, rien que nous deux ; nous nous entendons si bien, vous et moi!*

Mais pourquoi donc votre bonne mère n'a-t-elle pas encore écrit à M. Cartinet, afin de le désabuser de l'erreur dans laquelle il s'obstine, au sujet de votre mariage avec Rose? De quelque manière que ce soit, mon cher Maurice, il faut le détromper, et le plus tôt sera le mieux.

Oui, me voici enfin libre et heureuse, heureuse par vous, Maurice! Que je vous sais de gré surtout de m'avoir rendu la tendresse de ma bonne tante! Il est très vrai que j'avais une fois refusé d'aller à Saurelle, mais en lui exprimant le regret d'être forcée d'ajourner ce projet; car alors les chemins, infestés de brigands, étaient impraticables dans les environs de la forêt de Cressy, qui leur servait de retraite. Mais aujourd'hui, avec vous, sous votre protection, que ce voyage me promet de plaisirs! Je m'en fais une fête; votre présence convertira pour moi en un palais de fées, cette masure délabrée, au milieu du désert le plus affreux du monde, et que madame de Saurelle nomme son château et ses terres.

J'avais à vous entretenir de bien des gens et de beaucoup d'affaires; mais sous l'empire des vives sensations que m'a fait éprouver votre lettre, je ne puis m'occu=

per d'autre chose. Je vais la lire et la relire encore. A demain, mon cher Maurice.

ADRIENNE.

LETTRE III.

Madame de Vaufrène à Maurice.

A PRÉSENT, monsieur, que je vous gronde. Vous vous plaignez de mes *réticences* en vous rendant compte de l'emploi de ma journée. Vous ajoutez que je ne vous dis pas un mot de mes visites à l'hôtel de Quercy, parce que je vous suppose toujours hérissé de haine contre la maîtresse de la maison. Ah! Maurice, ce n'est pas là votre franchise accoutumée; vous ne songiez guère à Pauline en écrivant cette phrase. Voici votre pensée mise à nu : « Adrienne va souvent chez mademoiselle de

Quercy ; mais elle me cache cette circonstance afin d'éviter de me parler de madame Renaudot, revenue depuis peu de Paris, et qu'elle a dû nécessairement y rencontrer. »

La vérité, mon cher Maurice, est que je n'étais pas encore allée à l'hôtel de Quercy ; hier seulement, j'ai été y passer une heure, et je vais vous parler beaucoup de madame Renaudot.

Mais procédons par ordre. Comme je ne puis plus me passer de *notre* petit Maurice que j'aime à la folie, et voulant le mener avec moi chez Pauline, j'ai pris plaisir à le parer de ses plus beaux habits que j'ai faits moi-même. Vous n'avez jamais vu une plus jolie créature. Il y avait nombreuse société au salon de l'hôtel de Quercy; vous savez que je crains le monde; j'allais m'enfuir, mais Mariette, la nourrice de Pauline, me dit qu'elle était enfermée dans son oratoire, retraite mystérieuse,

impénétrable à toute autre que moi. Aussi, ne fut-ce pas sans étonnement qu'en approchant de ce sanctuaire toujours silencieux, je l'entendis s'y entretenir à haute voix avec quelqu'un.

Ma surprise doubla en la trouvant occupée à faire le catéchisme à une petite paysanne de six à sept ans. Je m'avançais, tenant toujours notre petit Maurice par la main. A peine les deux enfants se furent-ils aperçus qu'ils coururent l'un vers l'autre en bondissant : C'est toi, ma sœur Manette ! — C'est toi, mon frère!

Et les voilà s'embrassant avec de grands cris de joie. Je demandai à Pauline l'explication de cette scène inattendue. — Tu te rappelles sans doute, me dit-elle, le jour où, de la salle de Rose Cartinet, nous écoutions ensemble les discours des forcenés qui, dans le cabinet de son père, s'étaient réunis à l'occasion des affreux événements arrivés la nuit précédente à la ferme de

Nattier? — Oui sans doute, répondis-je, c'était Maurice Pierret qui parlait, et certes ce ne fut pas en forcené; toi-même as été attendrie jusqu'aux larmes.....

—J'ignorais que ce fût lui, interrompit-elle vivement. Il n'est pas question de *cet homme*. Mais enfin, touchée, je l'avoue de ce que je venais d'entendre, je fis vœu à la Vierge de me charger de l'un des orphelins du pauvre fermier. Tu me connais, Adrienne, tu sais quelle est sur moi la puissance du devoir; et certes il n'en est pas de plus sacré sur la terre, que de remplir un engagement pris envers le Ciel. C'est la dernière leçon de ma mère, et je l'aurai toujours devant les yeux. J'ai donc demandé qu'on me confiât le sort de cette enfant que je n'abandonnerai jamais. Tu as fait comme moi, Adrienne?

Pauline avait mis sur ses genoux *notre* petit Maurice qu'elle caressait tendrement:
—Non, répondis-je, tu m'avais devancée,

tous les enfants étaient placés ; celui-là est l'orphelin dont s'est chargé *cet homme* que tu me défends de nommer....

— C'est mon bon ami Maurice Pierret, s'écria l'enfant. Ma bonne amie Adrienne et moi, nous l'aimons bien, et nous prions Dieu pour lui ensemble.

— A merveille! dit froidement Pauline en sonnant.

Elle avait éloigné l'enfant. Mariette entra ; sa maîtresse lui commanda de conduire les bambins à l'office ; et tandis qu'ils achevaient leur reconnaissance fraternelle en goûtant, nous continuâmes de causer. Mais avant de vous rapporter la suite de cette conversation, mon cher Maurice, il faut que je vous fasse l'aveu d'une grosse faute de notre ami Cartinet. Vous avez su que, chargé des intérêts des créanciers du capitaliste que M. Renaudot s'était associé pour l'exploitation de la salpêtrerie, il a dû l'exproprier de ce riche établissement. En cela il a

rempli le devoir de sa charge ; il ne pouvait agir d'une autre manière. Mais vous ignorez que, trop plein des ressentiments de l'injure dont vous avez souffert à l'occasion de la mort de Verdier, votre parrain s'est vanté de n'avoir poussé si loin les choses, à l'égard de M. Renaudot, que pour vous venger de cet affront. Vous reconnaîtrez là le bavard indiscret, mais non le méchant homme ; car je me suis assurée qu'avec la meilleure volonté du monde, il n'aurait pu éviter aux débiteurs, aucune des rigueurs exercées légalement contre eux.

Quoi qu'il en soit, instruite par son mari des ridicules vanteries de Cartinet où vous étiez si injustement mêlée, madame Renaudot se croyait en droit de se plaindre de vous. Maintenant, je poursuis le récit de mon dialogue avec Pauline.

— C'est une singulière destinée que la mienne, me dit-elle en essuyant ses yeux

mouillés de larmes, après la sortie de Mariette avec les enfants. Tu sais, Adrienne, combien j'ai de raisons pour écarter le souvenir d'un homme dont le nom seul réveille dans mon cœur les sensations les plus douloureuses. Eh bien! tu le vois, tout, jusqu'à cet enfant, dont je ne dois plus me séparer, tout conspire à le rappeler sans cesse à ma mémoire! En vérité je ne sais plus où fuir ce genre de torture insupportable; car, par une autre fatalité, depuis son retour, madame Renaudot n'a pas cessé de m'en parler aussi; et ses discours contre lui étaient si haineux, ses injures d'une exagération si outrée, que je me suis surprise tout à l'heure à prendre moi-même la défense de *cet homme*.

— Eh! comment cela? lui demandai-je tout étonnée.

— Ne m'as-tu pas assuré, répondit-elle, qu'il était tout-à-fait étranger aux procédés de ce Cartinet à l'égard de M. Renaudot?

— C'est la vérité, m'écriai-je; il y a plus, il les ignore encore. Tu as vu toi-même que ce n'est que pour madame Renaudot, et seulement dans la crainte de la compromettre, qu'il a montré tant de générosité envers M. de Lajaunais et les gens de son parti qu'il déteste. Quant à toi, il ne te hait plus.

— Ne crois pas cela, ma chère Adrienne, me répondit-elle avec force, son aversion contre moi est plus violente que jamais. Je le sais, mais cette certitude ne devait pas me rendre injuste. J'ai eu lieu de me convaincre que son cœur plein de fiel est du moins incapable d'ingratitude, et voilà ce que madame Renaudot ne voulait pas comprendre. Je me suis donc vue forcée de faire l'apologie de *cet homme*, en racontant tout ce qui s'est passé le jour où M. de Lajaunais et moi nous aurions, sans lui, couru de si grands dangers. Elle a fort applaudi à la conduite de notre libérateur, et lui a

rendu son estime ; c'est le mot dont elle s'est servie. J'ai lieu d'en être satisfaite, puisque, son irritation étant tout-à-fait calmée, je puis espérer qu'elle cessera de me parler de lui. Toi-même, ma chère Adrienne, évite de me ramener à ce sujet d'entretien. Du reste, tu conviendras que c'est une étrange dérision, que de me vanter les dispositions pacifiques de celui qui s'apprête à publier un libelle horrible rempli des plus calomnieuses diffamations contre mon père.

— Maurice publier un libelle! m'écriai-je avec indignation ; c'est faux.

— Eh bien! un mémoire, un *factum*, si tu l'aimes mieux, reprit Pauline. Madame Renaudot se dit positivement instruite de ce fait. La prétendue madame de Nangis et l'intrigant effronté qu'elle appelle le fils de mon oncle Salmon, sont arrivés aujourd'hui. La bombe va éclater. Cartinet se vante de m'écraser du premier

coup, par la révélation de faits atroces que la *prodigieuse éloquence* de son filleul, inspiré par sa haine implacable contre le nom de Quercy, a, dit-il présentés sous un jour de vérité si effrayant, qu'ils soulève=ront contre moi l'horreur universelle.

J'exprimai un doute au sujet de ce mé=moire, dont vous ne m'avez rien dit, mon cher Maurice.

— En tout cas, repartit Pauline, il m'importe fort peu; car ce ne peut être qu'un tissu de faussetés ridicules; M. l'abbé d'Aurigny n'en prend pas l'ombre de souci, il ne peut pas concevoir les alarmes de ma=dame Renaudot, que ces fanfaronades ont tellement épouvantée, qu'elle parlait déjà de transiger avec les Nangis. M. d'Aurigny s'est indigné de cet excès de faiblesse; il proteste que jamais mon oncle ne s'est marié avec cette femme, que le fils est un bâtard sans aucun droit réel....

— A cet égard, interrompis-je, je puis

t'affirmer que Maurice Pierret est convaincu de la réalité des droits de ton cousin M. de Nangis. Il faut qu'il en ait eu les preuves sous les yeux, car Maurice est un homme d'honneur. D'après cela je pencherais à partager l'avis de madame Renaudot contre celui de M. d'Aurigny. Quant à ce mémoire, j'oserais te répondre qu'à ma prière, Maurice......

— Non, non, s'écria-t-elle en fondant en larmes; ne lui demande rien en mon nom, ce serait pour moi le comble de l'humiliation et de la douleur. Je ne souffre déjà que trop de lui devoir de la reconnaissance, pour un acte dont je ne puis méconnaître la générosité; mais c'est assez, c'est plus que je n'en puis supporter. J'aimerais mieux les injures et les affreux emportements du pêcheur de Noyelles, que la dédaigneuse pitié de l'avocat d'Abbeville; tout cela me révolte également; n'en parlons plus.

— Ainsi, repris-je après un moment de silence, grâce à toi, madame Renaudot est revenue à des sentimens d'estime et d'affection pour Maurice?

— Eh! oui, oui, répondit-elle avec impatience, en étouffant ses sanglots; la justice me commandait d'en agir ainsi. C'était un devoir, je l'ai rempli, quoi qu'il m'en ait coûté. Et d'ailleurs que n'aurais-je pas fait pour adoucir au moins une des blessures de ma pauvre madame Renaudot! Elle est bien à plaindre, je t'assure. Sa ruine est complète, et la voilà réduite à la misère, c'est le mot propre; car les dettes qu'elle a contractées à Paris sont énormes; il ne lui reste d'autres ressources que les faibles appointemens de son mari, que l'on paye en assignats sans valeur. J'ai pu du moins offrir un asyle honorable à cette excellente amie, et je partage avec elle l'argent qu'on me donne pour mes dépenses personnelles. Mais depuis que, grâce à

madame Renaudot, je suis rentrée en jouissance de mes biens séquestrés, ma famille paternelle réunie à Paris, m'a nommé un tuteur. C'était d'abord un ancien magistrat de cette ville qui vient de mourir ; à présent c'est M. l'abbé d'Aurigny. Je ne puis donc disposer de rien. Combien il m'est pénible de n'avoir aucun moyen d'arracher madame Renaudot à cette situation déplorable ! Elle a été la protectrice de mon enfance abandonnée ; mon père avait pour elle un véritable attachement, et ma mère l'estimait beaucoup. Ces respectables parents lui ont légué tout leur pouvoir sur moi ; elle n'en a usé que pour m'inspirer des sentiments de religion, d'honneur et de vertu. Ah ! si j'étais majeure et libre, j'assurerais son existence, fût-ce au prix de la moitié de ma fortune !

Voilà, mon cher Maurice, les sentiments et les propres expressions de Pauline. Dans mon récit, je l'ai laissée parler elle-même, afin

que vous la jugiez mieux. Malgré ses griefs contre vous, qu'elle ne peut avoir oubliés, elle rend justice à votre généreuse con=duite, et vous lui devez le retour de la fa=veur de madame Renaudot, à laquelle vous attachez tant de prix. D'après le vœu de Pauline, je ne vous demande rien en son nom; mais il m'est permis de m'intéresser au sort de ma meilleure amie, et mon désir le plus ardent est que vous ne soyez pas l'instrument du malheur qui la menace.

Je m'explique. Dans ma visite chez M. Cartinet, dont il me reste à vous rendre compte, on m'a dit que, lié par votre pro=messe, vous deviez vous charger de la cause de M. Saint-Elme de Nangis. Je n'ai rien à objecter contre cette résolution: mais enfin, votre seul but doit être de faire re=connaître les droits de votre client, et non pas de vous repaître des larmes d'une or=pheline. Non; votre cœur est maintenant épuré de ces passions haineuses dont la

violence tendait à pervertir votre excellent naturel. J'en ai pour garant votre propre aveu; et je compte aussi sur les impressions nouvelles que laissera dans votre esprit la simple relation que je viens de vous faire. Ainsi, Maurice, je ne puis douter que vous ne vous unissiez à moi et à *madame Renaudot*, dans le dessein de marcher au dénouement de cette cruelle affaire par des voies pacifiques. J'ai lieu de croire que, malgré tout le bruit qu'ils font, c'est aussi le fond de la pensée des Nangis.

Quant à ce mémoire, au nom du ciel mon cher Maurice, s'il est vrai que vous l'ayez déjà composé, et dans les termes virulents que M. Cartinet se plaît à citer, suspendez cette publication jusqu'à ce que nous nous soyons revus. Accordez cette prière à mon amitié.

Je suis bien impatiente de recevoir votre réponse à ce sujet; et pour l'avoir plus tôt, je vous envoie ma lettre par un exprès à

Saint-Valery. Profitez de son retour pour annoncer formellement à M. Cartinet, d'une manière quelconque, votre résolution de ne jamais épouser Rose. En attendant je vais vous adresser à Noyelles, où je pense que vous retournerez immédiatement, le détail de ma visite chez M. Cartinet, et mes remarques sur madame de Nangis et M. de Saint-Elme.

LETTRE IV.

Madame de Vaufrène à Maurice.

Mon Dieu ! mon cher Maurice, les singulières gens que madame de Nangis et M. de Saint-Elme ! que la mère m'a paru commune et ridicule ! que le fils est, à mon gré, fat et mal élevé ! mais je l'avoue en toute humilité, je ne suis qu'une pauvre provinciale, fort mauvais juge de ce qu'on nomme l'élégance exquise de la haute société de la capitale. Je n'ai pas même vu celle d'Amiens où je vivais fort retirée ; et ici je l'entrevois à peine à la dérobée chez Pauline.

Toutefois, je me figurais pouvoir me for=
mer une idée assez juste des habitudes et
du langage de la bonne compagnie, d'après
les souvenirs du salon de Luxeux, où ma
mère recevait l'élite de la noblesse de ces
cantons. Je croyais aussi avoir eu sous les
yeux d'assez bons modèles des manières du
grand monde, au château de Ponteuil, dont
la comtesse de Quercy faisait les honneurs
avec beaucoup de grâces, et souvent aux
seigneurs les plus distingués de la cour.

D'après ce qu'on m'avait rapporté de
madame de Nangis et de sa brillante maison
de Londres, que nos princes, m'a-t-on
dit, honoraient de leur présence, je m'at=
tendais à lui trouver cet air à la fois simple
et imposant d'une grande dame, comme
j'en ai vues beaucoup; et à qui l'idée ne
vient jamais de faire le moindre mouve=
ment pour se donner du relief, tant elles
ont la conscience de leur valeur réelle, ou
si vous l'aimez mieux, de celle que le pres=

tige attache à une position réellement très élevée. Néanmoins, depuis qu'on leur dis=pute l'avantage, jusqu'ici non contesté, du rang dont elles étaient en possession, je comprends que le soin d'une défense lé=gitime, les ait forcées de sortir de ce calme accoutumé dont j'aimais tant la dignité.

J'avais donc pris de bonne heure mon poste dans un coin de la salle de Rose, où, fort occupée de mon filet, je travaillais à la bourse que je vous destine, en pensant, je ne veux pas vous dire à qui. Là, sous mon voile, et comme inaperçue, je me proposais d'assister incognito à la première entrevue de Cartinet et de sa fille avec cette noble étrangère. Elle arriva enfin vers cinq heu=res du soir, dans une voiture de poste assez simple, mais tellement surchargée de cais=ses et d'énormes cartons, qu'elle fit évé=nement dans cette rue populeuse, et attira une foule considérable.

M. Cartinet, qui était allé au devant de

ses hôtes, revint bientôt le chapeau bas, contre sa coutume, conduisant galamment par la main, une femme ni grande ni petite, ni jeune ni vieille, mais fort grasse, parée comme pour le bal, et plâtrée, à éblouir, de rouge et de blanc. Elle marchait avec une certaine affectation, que j'aurais peine à caractériser; c'était un balancement en avant, comme le tangage d'un navire. Je me levai, et lui fis une profonde révérence, dont elle ne tint aucun compte, à ma grande satisfaction; et je me renveloppai dans mon obscurité.

Madame de Nangis s'établit sur le canapé, avec beaucoup de respect pour sa robe de mousseline blanche, toute brodée en fleurs de pensées, et pestant contre les chemins, dont Cartinet prit hautement la défense : — Ils sont frais, vos chemins, répondit la dame en faisant bouffer son ample fichu, et en redressant les ailes de son vaste chapeau à la *Paméla* qui ployait

sous le faix de tout un buisson de roses : — Ils sont frais. J'ai été cahotée comme dans un coche, et me voilà toute je ne sais comment. C'était bien la peine de m'arrêter à Breteuil pour faire un peu de toilette !

Tout en parlant, madame de Nangis se regardait dans la glace placée devant elle ; j'eus le loisir de l'examiner à mon aise. Ses traits sont jolis et fort délicats ; on voit que sa taille et sa tournure ont dû être remarquables ; mais son corset, excessivement serré, fait refluer jusque sous son menton un excès d'embonpoint, auquel il est évident qu'elle donne un autre nom, et dont elle a le malheur de paraître fort vaine : — Ah ça ! mon cher monsieur Cartinet, continua-t-elle en disposant tout cela de son mieux, je me flatte que vous n'avez invité personne ; car je suis à faire peur, et dans ce cas j'irais mettre un autre chapeau.

— Vous êtes à merveille, madame, lui

répondit Cartinet ; au surplus soyez tran=quille, nous serons seuls, car nous avons à parler d'affaires. Mais il faut d'abord vous rafraîchir.

— Mille grâces. Nous avons pris quelque chose à Breteuil. A quelle heure soupez-vous?

— A la vôtre, madame.

— Oh! bon Dieu! je n'en ai pas, mon cher. On ne soupe plus à Paris. On dîne à cinq heures, et le soir on prend du thé.

— En ce cas, madame, vous aurez du thé.

— Point du tout ; je n'en veux pas ; je déteste l'eau chaude. C'est une mode que je ne puis souffrir. En Angleterre, je fai=sais toujours servir à souper, et Dieu sait quels soupers! et quels gens j'y recevais! Autrefois, à Paris, les miens étaient déli=cieux, mon cher Cartinet; j'avais toute la cour, des gens d'esprit, des femmes ravis=santes. J'aimais les soupers à la folie ; d'a=

bord on est beaucoup plus jolie aux bou=gies; et puis c'était d'une gaieté!... Mais où en sont nos affaires ?

— Ma foi, madame, repartit Cartinet avec humeur, j'allais vous le demander. Tout dépend des pièces que vous m'appor=tez. Avez-vous celle que Saint-Elme m'a promise? Nous ne pouvons pas faire un seul pas sans cela.

— Nous l'avons, mon cher, nous l'a=vons; mon fils dit qu'elle est en règle, très en règle, plus qu'il n'espérait et vous aussi. Pour moi, je ne sais ce que c'est; je ne me mêle de rien; je suis venue ici pour signer, pour en finir. Signons-donc, finissons-en; tout cela n'a déjà duré que trop long-temps.

— Et sans moi, reprit Cartinet, vous en auriez eu pour votre vie entière. Mais, mardieu! madame, je ne m'engage pas à terminer ainsi les choses en un tour de main. Nons allons d'abord leur sangler un

mémoire de main de maître, et dont j'ai donné l'idée et tracé le plan à mon filleul, qui en fait un petit chef-d'œuvre.

Ici Cartinet a cité quelques morceaux de cette pièce d'éloquence, qui m'ont réellement épouvantée. Je vous en ai parlé, mon cher Maurice; je doute que, dans les nouvelles dispositions où vous êtes, vous consentiez à avouer, à signer un libelle aussi violent. Notre homme était lancé; il continuait encore à s'escrimer, quand M. Saint-Elme, qui venait d'entrer, l'a interrompu de ses applaudissements: bravo, mon illustre, lui dit-il, j'ai reconnu les sublimes passages que vous m'avez adressés à Paris; c'est admirable, entraînant; nous allons enlever la victoire.

— Mais, la pièce! la pièce! s'écria Cartinet en courant au-devant de Saint-Elme. Où est cette pièce? que je la voye! que je la touche!

— Vous allez la contempler à votre aise,

répliqua le jeune homme; on déballe mon portefeuille.

— Mais est-elle comme je la voulais?

— Mieux encore, cent fois mieux, mon cher Cartinet; je vous donne en mille à deviner de quelle main ce précieux document est écrit, et de quel nom il est signé, Apprenez....

M. Saint-Elme venait de m'apercevoir; il s'arrêta tout à coup d'un air interdit; mais se reprenant presqu'aussitôt : Eh! mais, je ne me trompe pas, je pense, c'est madame la vicomtesse de Vaufrêne, que j'ai l'honneur?...

Je m'étais levée, pour répondre à son salut.

— Madame la vicomtesse! interrompit la mère: Saint-Elme m'a beaucoup parlé de madame la vicomtesse de Vaufrêne. Madame la vicomtesse, continua-t-elle en faisant quelques pas au-devant de moi.

Je m'avançai à mon tour en la priant

de se rasseoir, elle n'y consentit qu'à condition que je me placerais à côté d'elle. — Madame la vicomtesse, reprit-elle, mettez-vous donc là, je vous en supplie; je suis si charmée de cette rencontre; les femmes comme il faut doivent naturellement se rechercher.

On venait d'apporter le portefeuille de Saint-Elme; la pièce tant désirée ne s'y trouva pas apparemment, car ils sortirent bientôt ensemble; et madame de Nangis, sans pitié pour mon embarras, continua de m'accabler d'un torrent de paroles: Vous êtes ici pour affaires, madame? c'est comme moi. M. Cartinet est votre avocat? c'est comme moi. Je viens de Paris pour le consulter. Nous sommes toutes si malheureuses, au jour d'aujourd'hui, madame la vicomtesse; il ne faut pas s'étonner de voir des femmes de qualité faire le métier de solliciteuses. Encore la veille de mon départ, j'ai rencontré chez mon procureur à

Paris, une pauvre petite marquise de mes amies, que j'avais vue autrefois dans une si belle position ! et toujours mise comme un ange. Ah ! madame la vicomtesse, je l'ai retrouvée dans un état !..... dans un état à faire frémir. Eh bon dieu ! lui dis-je, comme te voila fagotée ! — Que veux-tu, ma petite, me répondit-elle, c'est leur chienne de révolution. J'ai été incarcérée, ma petite. — C'est comme moi, ma petite, lui dis-je. — Ils ne m'ont rien laissé, ma petite. — C'est comme moi, ma petite, mes diamants, mes bijoux, tout y a passé. — Je n'ai plus de carrosse, ma petite. — Ni moi, ma petite. — Ils m'ont vendu mon hôtel. — *La mienne* aussi, ma petite.....

— Quoi! *la vôtre*, madame, m'écriai-je involontairement.

— Oui, madame la vicomtesse, répondit-elle vivement, *la mienne*. Ils m'ont vendu mon hôtel pendant mon dernier voyage en Angleterre. C'était une des plus

jolies de la chaussée d'Antin, tout près de celle de mademoiselle (je ne me rappelle plus le nom que cita madame de Nangis, quelque chose finissant en *ard*) que je voyais beaucoup; j'y ai soupé vingt fois avec M. le prince de Soubise, et l'évêque d'Orléans, un homme charmant qui venait chez moi. Ce cher M. d'Orléans! il avait la feuille des bénéfices; je lui ai recommandé vingt sujets, des abbés pétillants d'ésprit, qu'il a tous placés. Ah! madame la vicomtesse, quel temps, quel bon temps! mais aujourd'hui, c'est à mourir. Quant à moi, ils ne m'ont laissé que les yeux pour pleurer.

Tout cela, mon cher Maurice, était accompagné de petites mines si drôles, et d'airs si comiques, qu'il me serait impossible de vous en peindre le ridicule; et je bénissais mon voile, à l'abri duquel je pouvais du moins en rire sans trop me contraindre.

— Vous frémissez, madame la vicomtesse, poursuivit-elle en se méprenant sur

la cause du mouvement de mon sein. C'est pourtant comme çà ; ils m'ont tout pris.

Cependant Cartinet rentra tenant enfin cette fameuse pièce, objet de ses désirs; il la contemplait en extase, ses lunettes sur le nez.

— Oui, oui, s'écria-t-il, la victoire est maintenant assurée, voici le *palladium* qui va la fixer dans nos rangs ; c'est l'oriflamme que depuis si long-temps je brûlais de déployer : *unum hoc ostende, vicisti!*

— Laissons là votre latin de cuisine, ami Cartinet, interrompit Saint-Elme d'un ton moqueur, ces dames ne l'entendent pas.

— Ni vous non plus, mardieu! mon jeune ami, répliqua le citateur courroucé ; et c'est Cicéron, le prince des orateurs, que vous venez de souffletter si outrageusement sur ma joue.

En même temps le bon Cartinet montrait du doigt son portrait, en robe et en bonnet carré, au bas duquel il a modes-

tement inscrit cette sentence que j'ai trop souvent lue pour l'avoir oubliée; il s'empressa de l'expliquer pour la centième fois : *montrez cela seulement, et vous aurez gagné votre cause*. C'est en parlant de moi, poursuivit-il, que le premier président du parlement de Rouen dit un jour ces mots remarquables, en pleine audience, et toutes les chambres assemblées ; et maintenant je les applique à cette pièce victorieuse; mais par la ventrebleu ! madame, n'écoutez plus de timides conseils, point de transaction, point d'accommodement, gardez-vous d'une honteuse faiblesse; *hoc ostende*, et je vous réponds de tout.

— Remarquez bien, ajouta Saint-Elme, que la légalisation qui fait la validité de ce document authentique, est écrite tout entière de sa main !

— A qui le dites-vous ! reprit Cartinet avec un cri de joie; j'en ai été frappé tout d'abord. Je reconnais bien l'écriture; le

hasard a pris soin de m'envoyer dernière=ment de Rouen, une pièce de comparaison, d'une nature assez singulière, et dont le souvenir m'est trop présent, pour qu'il me soit possible de m'y tromper. Oui vrai=ment, tout cela est de sa main, et nous allons le traquer comme un renard. Je me rappelle en effet, qu'il était employé à cette époque, à l'ambassade d'Angleterre.

— C'est la vérité, repartit Saint-Elme, l'ambassadeur l'avait attaché en qualité de secrétaire, au service de la chapelle catho=lique de la légation; et c'est lui qui dé=livrait alors les certificats de cette nature, d'après les registres confiés à sa garde. A l'époque de la déclaration de guerre, et du rappel de l'ambassadeur, devenu celui de la république, il y eut tant de confusion par suite du refus que firent plusieurs em=ployés de l'ambassade, de rentrer en France, que ces registres ont disparu; et en attendant qu'on en retrouve les traces, nous

serions restés dans un grand embarras, sans une circonstance bizarre et fort amu=sante, que la discrétion me fait un devoir de ne pas révéler encore, l'ami Cartinet. Saint-Elme, en achevant ce discours, souriait d'un air de fatuité insupportable. — Ah! s'écria sa mère, en minaudant; je vois main=tenant pourquoi monsieur n'a rien voulu me dire à ce sujet. C'est bien, Saint-Elme, il ne faut jamais compromettre les dames.

— Je n'ai point parlé de dames, inter=rompit-il en riant. En vérité, on ne peut rien cacher, même avec la meilleure vo=lonté du monde. Je parie que vous vous doutez de la personne, maman?

— Allons, taisez-vous, mauvais sujet, reprit la mère en pinçant les lèvres. Je ne veux pas savoir un mot de vos bonnes for=tunes; vraiment! nous en apprendrions de belles! Mais où est donc mademoiselle Rose?

Je profitai de cette transition pour sortir

en promettant de ramener, mademoiselle Cartinet; mon dessein était de la questionner au sujet de ce papier mystérieux, afin de vous donner quelques explications là-dessus; mais je rencontrai à la porte de la salle, Rose avec son père, qui l'a fit entrer sur-le-champ; et tandis qu'elle se confondait en humbles politesses devant madame de Nangis, je m'enfuis bien vite, et me retirai chez moi.

Eh bien! mon cher Maurice, que vous semble de cette belle dame? Non, cent fois non, elle ne se doute même pas des manières des gens bien élevés. Toute simple et pauvre provinciale que je sois, je décide ce point hardiment; et ce que j'ai vu et entendu, ébranle bien ma confiance dans la réalité de l'histoire de cette bonne maison de Londres, que fréquentaient les princes; ou bien il faut admettre que dans son long exil, madame de Nangis aurait oublié, non seulement la finesse et l'élégance de

langage particulières à la bonne compagnie, mais jusqu'à la grammaire ; du reste, qu'en pensez-vous?

Je vais retourner ce soir chez M. Cartinet, pour entretenir Rose, et savoir d'elle où en sont les affaires aujourd'hui. Je vous écrirai plus longuement à mon retour, surtout si, comme je l'espère, je trouve votre réponse à ma première lettre.

Ah ! sans le vif intérêt que m'inspire la situation de ma pauvre Pauline, combien il me serait plus doux, mon cher Maurice, de ne causer ainsi avec vous que de vous, de nos sentiments, de votre bonne mère, et surtout de notre prochain voyage à Saurelle; mais quand reviendrez-vous? quand vous reverrai-je? quand reprendrons-nous le cours de ces doux entretiens auxquels je pense toujours? Répondez-moi d'abord à ces dernières questions, qui m'intéressent bien plus que le reste; parlez-

moi de vous, qui êtes tout pour la plus reconnaissante des amies.

ADRIENNE.

LETTRE V.

Maurice à madame de Vaufrène.

Rouen, octobre 1795.

La date de cette lettre vous surprendra, ma chère Adrienne. A peine avais-je fini celle que je vous ai adressée de Saint-Valery, à mon retour de Saurelle, quand j'eus le bonheur de voir s'aplanir inopinément les obstacles qui s'opposaient encore à l'entière exécution du jugement rendu par le tribunal d'Abbeville en faveur de ma mère. Quelques sacrifices ont vaincu les dernières

résistances, et, ce qui vaut encore mieux, éteint tous les ressentiments; mais ce résultat favorable exigeait ma présence à Rouen.

Cependant tout étant convenu d'avance, je suis parti sans délai de Saint-Valery pour Noyelles, et le lendemain j'ai eu le bonheur de ramener moi-même ma mère à la maison paternelle, de l'installer dans les antiques foyers de la famille patriarchale dont elle est le dernier rejeton. Le souvenir des vertus du vénérable Jacques Roques est encore vivant dans toutes ces contrées; aussi, me serait-il difficile de vous peindre les transports des habitants de Saint-Blimont et des villages environnants qui s'étaient réunis pour solenniser le retour de sa fille. Jamais cortége plus touchant, ni larmes d'une joie plus sincère, jamais acclamations parties plus profondément des cœurs, n'ont salué la rentrée d'un seigneur dans ses domaines. Mais qui mérita jamais

mieux ces hommages? Ma bonne mère fut toujours celle des infortunés, la providence des pauvres ménages, l'exemple et le conseil des riches, l'amour de tous.

Ce n'est qu'après avoir rempli un devoir si doux, que j'ai pu partir pour Rouen; et d'abord, il m'a fallu donner deux jours entiers aux soins qui m'avaient amené ici. Aujourd'hui seulement, il m'a été possible de profiter de mon séjour dans cette ville pour aller voir l'ancien avocat de mon père, M. Lambert, celui qui a dernièrement envoyé à M. Cartinet, la lettre de mon oncle Benoît Pierret que l'on appelle l'abbé d'Aurigny. Je ne pouvais douter que Lambert ne se fût attiré cette réponse dure et insultante, en renouvelant, malgré ma prière instante et ma résolution bien connue, l'ancienne querelle de mon père et de mes oncles.

Vous savez Adrienne, que j'ai fait serment à madame Renaudot d'abandonner

mes prétentions à l'héritage de mon grand-père. Le principal motif qu'elle a fait valoir pour me déterminer à prendre envers elle cet engagement, c'est que la fortune de mon aïeul, objet de ce long et cruel débat, était tout-à-fait anéantie, et que je tourmenterais, sans aucun avantage pour moi, des parents vénérables dont je devais respecter le malheur et la vieillesse. Madame Renaudot me parlait avec l'autorité d'une bienfaitrice à qui je devais tout, tout jusqu'à la vie de ma mère, son aisance, mon éducation, mon retour à des sentiments honnêtes et vertueux; c'était ma divinité, elle commanda : j'obéis avec joie.

J'allai donc chez M. Lambert, fort mal disposé contre lui. Je m'attendais à trouver une manière de *Gripardin*, un de ces anciens procureurs de comédie, bien subtils, bien chicaneurs, entêtés du droit que leur donne la possession d'un dossier, pour grossir à leur gré, sous mille vains pré-

textes, la somme de frais ruineux dont ils écrasent les pauvres plaideurs. Je savais qu'il était, sous ce rapport, très en avance avec moi, et mon imagination fantasque, lui prêtait toute la laideur d'un créancier avide.

Au lieu de cela, mes regards furent frappés de l'aspect d'une belle tête de vieillard, pleine de noblesse et de dignité. Je me nommai, il m'ouvrit les bras en m'appelant son fils; le reproche expira sur mes lèvres. M. Lambert est le meilleur et le plus honnête des hommes; il n'a pas pu agir autrement qu'il n'a fait. Mon parrain, devenu mon tuteur, a pris sur lui de donner des ordres positifs pour attaquer mes oncles en mon nom. Du reste, mon nouvel ami m'a facilement prouvé que les débris de la fortune de mon grand-père l'armateur, sont encore très considérables; et que la part à laquelle j'ai des droits incontestables, peut m'être restituée en entier; mais

en consommant la ruine des frères de mon père.

Les détails très circonstanciés que m'a donnés le brave M. Lambert, ne me laissent aucun doute sur la loyauté et le bon caractère de mon oncle de Caen, qu'on nommait *le marquis*. Mais ils m'ont également appris à connaître le mauvais naturel de mon oncle Benoît, actuellement à Abbeville. J'ai la honte et la profonde douleur de vous avouer, ma chère Adrienne, que c'est un monstre de perversité. Je reviendrai sur ce triste chapitre; je poursuis mon récit.

Comme mineur, j'ai les mains liées. Je me bornai donc à prier M. Lambert d'ajourner toute démarche hostile contre mes oncles, jusqu'à ce que j'eusse conféré à fond là-dessus avec mon tuteur; et je me flatte de le déterminer à me satisfaire sur ce point, d'autant plus facilement que j'ai eu vingt ans ce mois-ci, et que tou=

chant ainsi à ma majorité, sa prétendue res=ponsabilité, dont il se fait une arme pour contrarier mes desseins, devient tout-à-fait ridicule à m'objecter.

J'ai ajouté que je me proposais de lui décla=rer mon intention plus formelle, plus ferme=ment arrêtée que jamais, de remplir à cette époque mes engagements avec madame Renaudot. Je suis enchaîné par mon ser=ment, continuai-je, il est sacré, je l'ai fait volontairement, une femme l'a reçu; le rom=pre, ce serait forfaire à l'honneur. Quelque dommage que j'en doive éprouver, je tien=drai ma parole.

M. Lambert paraissait fort agité en m'é=coutant parler; il me considéra quelques moments d'un œil attendri : —Pauvre jeune fou que tu es! me dit-il ensuite avec un re=gard si bon, si paternel, que, loin de m'ir=riter de ces paroles bizarres, elles m'émurent au contraire comme une caresse de ma mère. Trop heureux âge! continua le vieil=

lard en souriant avec des yeux mouillés de pleurs; ainsi, parce que tu es encore honnête et pur, tu te persuades, cher enfant, qu'il en est du monde réel comme de celui qu'enfantent les vapeurs de ta bouillante et généreuse imagination! Tu me rappelles ton père, Maurice; je l'aimais comme si le même sein nous eût conçus et allaités. Je le connaissais bien, et je retrouve en toi ses qualités qui faisaient le bonheur des autres, et ses défauts qui ne nuisaient qu'à lui-même. Tiens, chère créature, continua-t-il en prenant un papier dans un carton de son bureau, tiens lis cela.

Je ne savais que penser; j'hésitai un moment.; mais la curiosité l'emportant, je lus..... Adrienne! quelle angoisse douloureuse! C'était une lettre de madame Renaudot à mon oncle Benoît; les premières lignes me prouvèrent qu'elle n'était pas dans l'erreur ainsi que je le croyais, en m'assurant que la fortune de mon grand-

père était anéantie. Non, madame Renau-dot n'a pas été trompée, elle m'a trompé!...

Le reste de la lettre m'a blessé plus profondément encore, ma chère Adrienne; j'ai vu que c'est d'accord avec ce parent dénaturé, avec un être vil et corrompu qu'elle appelle son ami, que cette trame a été ourdie. J'ai vu enfin, qu'un pacte a été consenti entre elle et lui, et que le mal qu'elle s'est engagée à me faire lui doit être *payé!*

Jugez de l'accablement dans lequel me plongea cette affreuse révélation! — Du courage, jeune homme, reprit Lambert effrayé de ma pâleur et du tremblement convulsif de tous mes membres, du courage! Cartinet m'avait instruit de l'état de votre cœur et je comprends ce qu'il éprouve. Toutefois, ce n'est pas pour servir les desseins de votre tuteur, que je vous ai porté un coup aussi rude; quand vous me connaîtrez mieux, vous me rendrez plus de justice. Mais enfin, le voile est déchiré;

maintenant, quel parti prendrez-vous ?

— Je tiendrai mon serment, répondis-je avec force.

— Ah Maurice ! s'écria le vieillard en me pressant sur son sein, et m'inondant de larmes; c'est son père, son père tout entier ! Cher enfant, honnête homme ! tu me ravis. Va je seconderai tes vues que j'approuve... je ne m'explique pas, mais le temps t'apprendra que les meilleures actions sont aussi les plus profitables. Maurice, mon Maurice je t'aime de tout mon cœur !

J'ai passé le reste du jour avec mon ami Lambert, ma chère Adrienne; ce n'est qu'en rentrant fort tard chez moi ce soir, que j'ai reçu vos trois lettres à la fois. Ma mère me les avait envoyées par un exprès; il repart à l'instant même, avec celle-ci. Demain au soir, je serai à Saint-Blimont; là, le cœur moins bouleversé, j'espère, et l'esprit plus tranquille, je pourrai vous répondre à loisir après avoir relu les inté=

ressantes nouvelles que vous me donnez En attendant, plaignez votre meilleur ami, qui aspire avec ardeur au moment d'une réunion dont il n'a jamais éprouvé plus vivement le besoin. Vous êtes ma consolation, ma chère Adrienne, et maintenant la femme que j'aime le mieux au monde après ma mère. Ce sentiment-là doit être éternel, car il est fondé sur l'estime, et vous, du moins, vous ne cesserez jamais d'en être digne.

MAURICE PIERRET.

LETTRE VI.

Maurice à madame de Vaufrêne.

Saint-Blimont, octobre 1795.

Je me hâte, ma chère Adrienne, de vous rassurer au sujet de ce *libelle* qui vous a tant effrayée. Je vous ai dit que l'ardeur dont je me suis senti tout à coup enflammé pour la profession d'avocat, m'avait été inspirée par l'espoir d'atteindre un jour à la célébrité, en plaidant avec éclat la cause de Saint-Elme de Nangis contre la fille de M. de Quercy, le persécuteur de ma famille. Je brûlais de m'emparer de ce moyen d'immoler un ennemi mortel, aux mânes de

mon père et de mon aïeul, en couvrant sa mémoire d'un éternel opprobre.

Je l'avoue, Adrienne, aujourd'hui même encore, en dépit de toutes mes réflexions et des vôtres, mon sang bouillonne et mon front se colore, au souvenir de ces outrages, et surtout de cette canne levée sur mon infortunée mère!

A l'époque où ma tête fermentait le plus violemment sous l'action de ces sombres pensées, dont j'aimais à me nourrir, je passais une partie des nuits à composer des discours sur ce sujet favori. C'était comme l'idée fixe d'un esprit aliéné. Je me promenais à grands pas dans un grenier, voisin de ma chambre. Là, je voyais un tribunal, des accusés, un nombreux auditoire. Je parlais tout haut, je m'abandonnais à ma fougue; il me semblait entendre, à défaut de raisons, des réponses injurieuses, et je m'excitais à darder des répliques d'une âcreté déchirante.

Mon agitation croissait à mesure des pro-grès de ce combat imaginaire ; mes artères battaient comme dans l'accès d'une fièvre chaude ; j'étais en nage. Et pourtant, après la victoire, qui me restait toujours fidèle, l'excès de l'accablement n'amenait pas le sommeil. Je me délassais alors en écrivant des fragments de ces sanglantes philip-piques, dont les principaux traits étaient demeurés gravés dans ma mémoire.

Vous pensez bien que je ne manquais pas, le lendemain, de soumettre ces essais à mon parrain ; et réellement, quelques parties de ce fatras, ne devaient pas lui paraître indignes d'attention. Aussi prenait-il grand soin de recueillir les feuilles éparses de la sybille de mon grenier. Voilà ce qu'il appelle mon *Mémoire*. Au surplus, il est vrai que j'ai signé l'engagement d'être l'avocat de Saint-Elme ; ce fut en réponse à une lettre de mon parrain qui, ravi de ce qu'il nom-mait mon éloquence, me demandait avec

instance, de lui accorder cet unique prix de tous ses soins donnés à mon instruction.

Toutefois, ma chère Adrienne, en me liant ainsi volontairement et même, avec beaucoup de plaisir, j'ai fait des conditions; car déjà, grâces à vous, j'avais appris à soumettre mes moindres actions, mes projets, et jusqu'aux écarts de ma tête extravagante, au contrôle de la réflexion, et à la froide censure de ma conscience mieux éclairée. Un premier examen me conduisit d'abord à me demander s'il était bien vrai que Salmon de Nangis eût été assassiné; si Verdier avait été réellement son meurtrier par les ordres de M. de Quercy, et de complicité avec lui.

J'interrogeai donc mon parrain pour savoir précisément sur quoi se fondait sa conviction à l'égard de ces faits, qu'il donnait pour avérés. Cette question ne l'a nullement embarrassé, attendu, dit-il, qu'ils résultent avec tant d'évidence des aveux de Verdier,

que madame de Nangis et son fils ne crai=gnent pas d'en faire la base de leur accu=sation. Ton métier, ajouta-t-il, est de la soutenir et non pas de la prouver ; ce sera l'affaire des témoins, et je me charge de les trouver ; fais toujours ton mémoire.

Cette réponse ne m'a point satisfait. J'ai insisté, en demandant à M. Cartinet la preuve irrécusable que M. Saint-Elme est bien le fils, et le fils légitime de M. Salmon de Nangis. Ces doutes étaient nés dans mon esprit, d'une circonstance dont je n'ai pas eu l'occasion de vous parler ; la voici : Le jour où j'eus le bonheur de sauver mon par=rain des gourdins de *la jeunesse dorée*, je crus reconnaître en M. de Saint-Elme, un certain mauvais sujet nommé Dubois, que j'avais vu à Ponteuil, lieutenant dans l'armée révolutionnaire. M. Cartinet, et Rose sur=tout, repoussèrent cette idée avec tant de force, que je crus devoir l'écarter. Aussi bien, elle contrariait la passion dominante

qui me dévorait ; mon ardeur de vengeance contre les Quercy s'accommodait mal de la métamorphose de M. de Saint-Elme, co-héritier de la fortune de Pauline, en un vil intrigant, jouant le rôle du fils de M. Salmon de Nangis ; voilà principalement la cause de ma réserve à ce sujet avec vous.

Toutefois, quand il fut sérieusement question de porter pour lui la parole à des juges, je sentis murmurer ma conscience, et je réclamai les preuves dont je viens de vous parler. Cartinet, tout en rejetant mes doutes, comme le comble du ridicule, m'avoua qu'il était arrêté dans la marche de cette affaire par le défaut de production de l'acte de naissance de Saint-Elme. — Celui du mariage, continua-t-il est d'une médiocre importance, puisque, dans l'état actuel de notre législation, un fils naturel, reconnu par son père non marié, a des droits tout aussi bien fondés à l'héritage paternel que s'il fût le fruit d'une union légitime.

Mais notre position est toute différente; car le mariage de Salmon a été célébré à Dublin, en 1773, à une église catholique, dont le curé a délivré un certificat fort en règle, extrait de ses registres. Cette pièce, revêtue de toutes les formalités nécessaires, fut déposée l'année suivante à la légation française à Londres, en présentant au baptême, à la chapelle de l'ambassadeur, Saint-Elme qui venait de naître dans cette ville.

Lors de l'emprisonnement de Salmon, poursuivit Cartinet, on le dépouilla des copies de ces actes authentiques; et depuis, sa femme, restée à Londres, ne s'occupa nullement de s'en procurer de nouvelles; mais à son premier retour de Paris, on lui en fit comprendre la nécessité; et elle chargea une de ses amies en Angleterre, de faire des démarches à ce sujet. Il a été, en conséquence, délivré à cette dame un extrait des registres du chapelain de l'ambassade française, constatant la naissance de Saint-

Elme, et relatant l'acte de mariage célébré à Dublin. Mais la dame n'osant pas confier cette pièce importante à la poste, promit de l'apporter elle-même, en revenant le mois suivant en France. Par malheur, la guerre ayant éclaté dans l'intervalle, c'est à Hambourg qu'elle fut contrainte d'aller débarquer; et l'on n'a plus eu de ses nouvelles. En vain demanda-t-on à Londres un nouvel extrait; l'ambassadeur rappelé par la Convention, avait refusé de rentrer; inscrit sur la liste des émigrés, ainsi que ses secrétaires, ils avaient tous, disait-on, passé aux États-Unis. Dans cette situation, il fallait donc attendre un autre état de choses, pour retrouver la trace de ces registres; et le plus sûr, comme le plus expéditif, étant de se procurer l'extrait délivré à la dame débarquée à Hambourg, Saint-Elme, par mon conseil, est parti pour se mettre à la recherche de cette amie de sa mère. »

Tels furent, ma chère Adrienne, les ren=
seignements que me donna mon parrain ;
je crus donc devoir suspendre mon travail
commencé, jusqu'au retour de Saint-Elme;
et les choses en restèrent là. Il n'est pas
douteux que la pièce victorieuse dont on
s'entretenait, ces jours passés devant vous,
ne soit l'extrait délivré à la dame de Ham=
bourg, et que Saint-Elme aura enfin dé=
couverte.

Quant à l'écriture que Cartinet a si bien
reconnue, c'est évidemment celle de mon
oncle Benoît, qui, d'après les récits de
M. Lambert, était à l'époque dont on parle,
employé à l'ambassade de Londres; et la
pièce de comparaison à laquelle mon par=
rain faisait allusion, c'est la lettre inso=
lente adressée par cet oncle à Lambert,
et que celui-ci a envoyée en original à Car=
tinet.

Il doit paraître en effet fort piquant aux
Nangis, que l'*abbé d'Aurigny*, le tuteur de

mademoiselle de Quercy, l'adversaire qui s'oppose avec le plus de fureur à toute espèce de transaction, soit justement l'écrivain dont la signature prouve l'authenticité des droits qu'il s'opiniâtre à méconnaître.

Je verrai cette pièce ; si elle est aussi régulière qu'on le dit ; mon devoir sera d'embrasser la cause de mon client ; et d'entrer en lice contre votre amie Pauline, avec des armes irrésistibles. Mais, quoique puisse dire Cartinet, jamais, sur la foi de ses raisonnements subtils et spécieux, qui d'abord m'avaient tant séduit, je ne chargerai la mémoire de M. de Quercy d'un crime auquel j'ai peine à croire. Sans doute il est facile, à l'aide d'une foule de rapprochements singuliers, bizarres, ingénieux, d'établir avec une grande apparence de probabilité, qu'il a commandé le meurtre de son beau-frère, et que c'est bien en effet Salmon qui a été assassiné par Verdier dans le bois de Pandé. Mais moi, je doute de ces

faits, comment oserais-je les affirmer?

Je frémis, Adrienne, en pensant que, dans une autre disposition d'esprit, la passion ait pu me fasciner les yeux au point de me montrer comme assez prouvée, une accusation de cette importance, parce que je désirais ardemment qu'elle le fût. Loin de moi le froid rhéteur pour qui la parole est un instrument à double tranchant, dont la souplesse se prête, avec un égal avantage, à défendre ou à outrager la vérité; j'abjure l'art insidieux de lui ravir ses couleurs les plus séduisantes pour en parer le mensonge, et le couvrir d'un brillant prestige qui trompe les sens en les éblouissant. Non; la source de la véritable éloquence est dans la conviction; je ne demanderai jamais d'inspiration qu'à ma conscience.

Toutefois j'espère que le conseil de Pauline, quand il aura connaissance de la puissance des moyens qui sont à notre dis=

position pour l'attaque, se déterminera promptement à éviter le choc, et que l'on transigera. Cela vous regarde, ma bonne Adrienne; travaillez à obtenir ce résultat, de concert avec madame Renaudot; et ne craignez point que je traverse votre mission pacifique.

Je ne me dissimule pas que ce dénouement très probable contrariera l'humeur guerroyante de mon parrain, qui, sans méchanceté de cœur, et seulement par habitude de métier, autant que par esprit de contradiction, trouve des délices dans le soin d'attiser le feu des passions dont il nourrit ses chers procès.

Sans parler de la querelle inconcevable qu'il m'a faite avec Madame Renaudot, je vous avoue que c'est lui qui avait le plus contribué, par ses lettres et ses discours, à irriter votre tante contre vous. C'est encore lui qui, dans un autre temps, avait envenimé les débats soulevés entre mon

père et mes oncles. Le bon Lambert m'a fait voir tout cela clairement. Il est aussi très certain que, depuis un an au moins, l'affaire de Saint-Blimont aurait été terminée, à notre immense avantage, par un avoué un peu conciliant; mais enfin, tout est terminé; ne parlons plus, vous ni moi, du mal qu'il a pu nous faire, sans la moindre intention de nuire; et rendons-lui grâce de ce que nous lui devons de bien.

Vous me demandez mon opinion sur les Nangis; d'après le portrait que vous m'avez tracé de la mère, je pense avec vous que c'est une femme sans éducation. M. Salmon, homme très débauché, l'aura d'abord prise pour maîtresse, et puis elle sera devenue sa femme en pays étranger, au grand déplaisir de sa famille. Si elle a reçu de grands personnages à Londres, c'est que, selon toute apparence, elle y tenait, comme tant d'autres émigrés, un café, ou un établissement de restaurateur. Telle est

du moins la solution de l'énigme, par mon ami Lambert, à qui j'ai lu les passages de votre lettre, relatifs à cette dame. L'hon=nête homme a été singulièrement frappé de ces détails, il m'a dit qu'il s'occuperait d'éclaircir toute l'affaire, à la source de laquelle il a le moyen de remonter.

A l'égard de l'étonnante ressemblance de Saint-Elme avec Dubois de l'armée ré=volutionnaire, l'opinion de Lambert est que ce jeune homme pourrait fort bien être revenu de Londres, à l'époque où l'on a formé cette armée, et s'y enrôler dans l'es=poir d'échapper à la réquisition ; car ce corps était destiné dans le principe à pro=téger la Convention à Paris. Mon vieil ami ajoute, que d'après votre récit, il n'est pas hors de vraisemblance de supposer à madame de Nangis des relations de parenté avec le re=présentant Publicola, qui, en cette occa=sion, aura favorisé l'entrée de Saint-Elme sous un faux nom, dans cette armée privi=

légiée, avec un grade d'officier. Je vous livre ces réflexions ; nous en reparlerons longuement ensemble.

Maintenant, ma chère Adrienne, je reviens sur ce que je vous ai dit de madame Renaudot. Il m'en coûte trop de l'accuser. Plus je pense aux termes de cette lettre que M. Lambert m'a fait lire, moins j'y vois un dessein formé de me nuire. Non, rien ne prouve assez qu'elle était instruite de l'état réel de la fortune de mon aïeul, quand elle a exigé de moi ce serment qui me lie. Si madame Renaudot donne le titre de son ami à l'abbé d'Aurigny, n'est-il pas possible que, trompée comme mademoiselle de Quercy, elle crût alors qu'il en était digne autant que mon oncle Antoine de Caen, qui le mérite à tous égards.

Aveuglée par son amitié, elle servait également les intérêts de tous les deux, sans penser au dommage qu'elle me causait ; peut-être même, et c'est ce que je voudrais

me persuader, avec la conviction qu'elle ne m'en faisait aucun. Je me fortifie dans cette opinion en me rappelant avec quelle noble générosité elle a doté la vieillesse de ma mère d'une somme de trente mille francs! Une ame capable de cette belle action, a-t-elle pu concevoir l'idée d'une trahison envers moi et en stipuler le prix? Non, ce que j'ai lu cache sans doute un sens mystérieux qui m'échappe. Je me fixe à la pensée que c'était un langage convenu pour parler en d'autres termes, des affaires politiques dans lesquelles, à une certaine époque, mon oncle Benoît et elle s'étaient fortement compromis.

Non, ma chère Adrienne, je ne puis blasphémer le nom de Caroline sans me sentir déchirer de remords. Qu'elle ne sache jamais, je vous en conjure, ce tort que je me reproche avec amertume. Ah! combien je dois de reconnaissance à mademoiselle de Quercy pour la justice qu'elle m'a

rendue! Je ne puis vous exprimer à quel point je suis ému de cette action d'au=tant plus admirable à mes yeux, qu'il est évident qu'elle me hait toujours.

De mon côté, ce n'est plus une froide indifférence que j'éprouve pour made=moiselle de Quercy ; maintenant que je connais son bon cœur, en vérité ce qu'elle m'inspire ressemble plutôt à de l'affection. Je m'attendris sur son sort en voyant ses intérêts et sa personne livrés aux mains d'un homme aussi affreux que mon oncle Benoît. Mais enfin, la Providence a placé auprès de l'orpheline, cet ange de bonté dont elle sait si bien apprécier les vertus. Madame Renaudot veille sur le dépôt sacré que lui ont confié les parents de Pauline ; elle saura le défendre. Déjà nous la voyons se déclarer contre le méchant, au sujet d'une transaction qu'elle conseille avec beaucoup de sagesse, et qu'il repousse par un sot entêtement, autant que pour obéir

à l'instinct naturel de son ame perverse.

Soyez donc bien assurée, ma chère Adrienne, que je ne négligerai rien pour seconder vos vœux, et ceux de madame Renaudot. Je désire le bonheur de Pauline, à présent que vous m'avez instruit à mieux l'apprécier. Combien surtout je suis touché de sa tendre reconnaissance pour Caroline!

Je me flatte de pouvoir très prochainement retourner à Abbeville, et convenir avec vous du jour où nous partirons ensemble pour Saurelle. En attendant, j'ai décidé ma mère à écrire à Me Cartinet au sujet de mon mariage projeté avec Rose; et je viens de lui déclarer que je n'y consentirais jamais. Selon votre désir, elle ignore que le refus vient autant de mademoiselle Cartinet que de moi; je me suis chargé de toute l'iniquité.

Oh! oui, vous avez bien raison, ma chère Adrienne, ce mariage, effroi de ma jeunesse, ne saurait être trop tôt rompu.

Il faut que mon parrain soit promptement désabusé de sa chimère, et que, tout-à-fait libre d'une entrave insupportable, je puisse porter ouvertement mes vœux ailleurs. Mon sein palpite, Adrienne en me livrant à l'espérance d'associer mes jours à ceux d'une compagne aimable et bonne, dont le cœur réponde au mien, et de qui le bonheur devienne le soin le plus doux de ma vie. Que j'ai d'impatience de me retrouver avec vous, de parler de tout cela, et de notre amitié qui m'est si chère !

MAURICE.

CHAPITRE XXXIII.

Rupture de Maurice et de Rose Cartinet.

Adrienne relisait encore la dernière lettre de Maurice, quand Rose entra chez elle, pour lui annoncer qu'il venait d'en arriver une de Saint-Blimont : je l'ai retenue, continua-t-elle, et j'ai bien recommandé à la servante de ne la remettre à mon père qu'en ta présence, Adrienne, afin que tu puisses me seconder dans le double projet de le bien disposer en faveur de Saint-Elme, et de rompre sans retour mon mariage avec Maurice.

— Quant à cette rupture indispensable,

répondit vivement Adrienne, tu peux compter sur moi, je te servirai de tout mon cœur. Mais, ma chère enfant, ajouta-t-elle avec intérêt, dis-moi, as-tu bien réfléchi au caractère de M. Saint-Elme? es-tu certaine......

— Je suis certaine qu'il m'aime passionnément, interrompit Rose, et son caractère est charmant. Si tu savais combien il est aimable, Adrienne, et comme je vais être heureuse! Nous vivrons à Paris, nous aurons une voiture, des loges à tous les spectacles. Il veut que je sois la plus brillante des femmes de sa société. Eh quelle société! la haute noblesse, toute l'ancienne cour! Saint-Elme m'a dit que la terre de Nangis est titrée; et que dans le faubourg Saint-Germain, où nous logerons, on l'appelle le marquis de Nangis. Pauline qui est si fière, n'est que fille d'un comte; moi, je serai marquise....

— Mais quelle folie, ma pauvre Rose. Qui pense aujourd'hui à comtes ni à marquis?

— Qui ! mais tout le monde, Adrienne, tout le monde. Il n'y a que mon père qui dispute encore sur les titres ; et, en vérité, il me fait quelquefois rougir de honte, à l'entendre parler de toutes ces choses devant madame de Nangis. Saint-Elme assure qu'on ne voit que les petites gens avoir de ces idées-là ; et c'est ce qui m'avait surtout fait prendre Maurice en aversion ; il déteste les nobles. Pauvre sot ! Heureusement, M. de Nangis, qui a de l'esprit comme un ange, m'a bien promis d'entrer dans toutes les folies de mon père, jusqu'à ce que nos affaires soient décidément arrangées. Ah ! quand nous en serons-là, quel plaisir ! La tête me tourne, Adrienne, en songeant à nos projets. Nous avons fait, Saint-Elme et moi, tous nos petits calculs ; il ne peut avoir moins de quarante mille livres de rente, de la fortune de Pauline. De mon côté, mon père m'a toujours dit que j'avais cent vingt mille francs, du bien

de ma mère et de mes oncles ; cela fait six mille livres de rente, que Saint-Elme m'abandonne pour ma toilette ; et il veut mettre cinquante mille francs à mes diamants. Nous pourrons donner trois ou quatre grandes fêtes pendant l'hiver ; parce que, dans notre intérieur, nous vivrons très économiquement ; rien que nous deux, avec peu de domestiques...

— Et sa mère? demanda madame de Vaufrêne.

— Oh ! sa mère vivra de son côté ; elle est très riche.

— Elle m'a pourtant dit qu'on avait vendu tout ce qu'elle possédait, jusqu'à son hôtel, qui, selon son expression, était fort *belle*.

— Ah ! tu as fait attention à cela, reprit Rose en riant. Vraiment, elle fait bien d'autres fautes. Mais son fils est le premier à s'en amuser ; il soutient que c'est *un genre* des femmes de qualité, de parler

tout de travers, et de ne pas écrire un mot d'orthographe ; cela les distingue des petites bourgeoises, qui affectent d'être puristes ; et en effet, c'est si ridicule ! Il paraît que madame de Nangis est d'une très grande famille ; mais elle n'a pas l'ombre de fierté. Saint-Elme est bien sûr qu'elle sera transportée de joie d'apprendre que je dois être sa belle-fille...

— Quoi ! ne le sait-elle pas déjà ?

— Eh ! comment veux-tu qu'elle le sache? Nous ne pouvons rien dire avant d'être certains du consentement de mon père. Jusque-là, nous n'avons pas seulement l'air de nous occuper l'un de l'autre, devant madame de Nangis ; elle est un peu légère, et il serait à craindre qu'un mot indiscret de sa part, ne fît concevoir des soupçons à mon père ; tout serait perdu, contrariant comme il est, si nous ne nous arrangions pas de manière que l'idée du mariage lui paraisse venir de lui-même.

— Dans ce cas-là, mon enfant, repartit Adrienne, comment faites-vous l'imprudence d'avoir ensemble de si longs entretiens? On doit les remarquer...

— Nullement, ma chère amie; Saint-Elme a trop d'esprit pour n'avoir pas fait cette réflexion-là comme toi. Aussi a-t-il toujours refusé de causer avec moi, jusqu'à ce que je lui eusse promis de le recevoir en secret dans ma chambre; et hier au soir, quand tout le monde a été retiré...

— Bonté du Ciel! Rose, que me dis-tu là!

— Où est donc le mal, Adrienne?

— Tu me le demandes! Tu peux me faire cette question, mon enfant!

— Penses-tu donc, reprit Rose avec fierté, que je sois capable de souffrir qu'il me manque de respect? et d'ailleurs Suzon était là, elle ne m'a pas quittée. Au surplus ne doit-il pas être mon mari? Ah! ma chère Adrienne, tu ne le connais guère!

Autant tu l'as vu enjoué, vif, pétulant devant le monde, autant il est timide et réservé, seul avec moi.

— Tant pis, Rose...

— Eh! pourquoi tant pis? tu trouves mauvais qu'il soit réservé?...

—Je trouve mauvais qu'il sache paraître différent de ce qu'il est. Au nom de tout ce que tu as de plus cher, ma bonne petite Rose, ne le reçois plus jamais dans ta chambre; je n'aime pas cela. Suzon a fort mal fait de se prêter à cette entrevue secrète. Sois sûre que M. de Nangis l'aura mise dans ses intérêts par quelques présents.

— Certainement, il lui a rapporté de fort jolies choses de Paris, ainsi qu'à moi. Mais en vérité, Adrienne, tes alarmes me font rire.

— Cela est pourtant bien loin de me sembler plaisant, ma petite Rose.

— Va, va! tranquillise-toi, ma chère amie, répondit gaîment la jeune fille, en

vérité, si je ne te connaissais pas aussi bien, je croirais, à ton langage chagrin, que tu es jalouse de mon bonheur.

— Moi, Rose!

— Non, non, Adrienne, je n'en pense pas un mot, et je dis cela pour badiner. Mais enfin tes craintes sont tout-à-fait chimériques, et d'ailleurs tout ce mystère va cesser dès aujourd'hui, j'espère, si la lettre de Saint-Blimont remplit nos espérances. Ne manque pas de venir ce soir; je te quitte bien vite, afin que mon père, en rentrant du tribunal, me retrouve occupée à mon travail, et qu'il ne se doute pas que je suis venue te voir; il ne faut pas qu'il découvre que nous nous sommes concertées. A tantôt, je compte sur toi; songe qu'il s'agit du bonheur de toute ma vie.

Fidèle à sa promesse, Adrienne arriva de bonne heure chez Cartinet. On venait de sortir de table. Elle fut frappée de la prodigieuse parure de madame de Nangis,

en robe de soie blanche brodée en or, coiffée d'une perruque blonde à la chérubin avec un bandeau d'amour, d'où jaillissaient, en tout sens, des flots de plumes bleues. Du reste, le visage, beaucoup mieux soigné que le jour de son arrivée, présentait un masque plus complet avec des sourcils noirs comme jais, dessinés en arcs sur un front de véritable albâtre; de jolies veines où il en fallait, la bouche plus vermeille qu'une cerise, des joues de roses; et tout cela souriait gracieusement.

Cette belle personne fit un cri de joie à la vue de madame de Vaufrêne : —Ah, madame, que vous arrivez à propos! lui dit-elle, venez à mon secours contre ces messieurs. En vérité, continua-t-elle d'un air badin, M. Cartinet pense horriblement. Croiriez-vous bien que mon fils le soutient, vicomtesse?

— Point de vicomtesse chez moi, s'il vous plaît, interrompit Cartinet avec force.

— Vous l'entendez, s'écria madame de Nangis en gémissant, mais sans cesser de sourire; il va bientôt m'appeler citoyenne.

— Et pourquoi pas, maman? dit Saint-Elme; c'est un beau titre; et mon ami Cartinet ne pourrait mieux vous honorer qu'en vous l'accordant.

— Veux-tu te taire, méchant enfant, reprit-elle avec les mêmes minauderies. Te voilà fort avec ton ami Cartinet dont tu raffolles; j'étais bien sûre que tu ne manquerais pas de te jeter à corps perdu dans les mêmes opinions que lui. C'est son oracle, ma chère vicomtesse, il ne cite plus que son ami Cartinet, toujours M. Cartinet; je crois qu'il en est ensorcelé.

— Il m'a enchanté, maman, voilà le vrai mot. Et vous ne l'admireriez pas moins que moi, si vous l'aviez entendu plaider ce matin. Vous parlez de Cicéron, le prince des orateurs; c'est bien autre chose vraiment!

— Ce n'est point du tout le même genre d'éloquence, observa très sérieusement Cartinet enivré des éloges que son client prodiguait à tout propos, depuis quelques jours, à ses rares talents et à ses excellentes vues politiques. Non, poursuivit-il, Cicéron brille surtout par l'éclat et la mélodie de la période, et par cette abondance facile de paroles harmonieuses qu'on peut caractériser par le mot *mellifluus* de Plaute, dont les Espagnols ont fait leur *melifluo*, c'est-à-dire, coulant et doux comme miel. Moi j'ai la force, et cette *furia francese*...

— Eh bien! j'aime mieux cela, interrompit Saint-Elme; et quant aux opinions, j'avoue que j'étais venu ici aristocrate enragé; mais depuis que j'entends les raisonnements pleins de justesse et de profondeur de mon ami Cartinet, j'apprends à voir les événements d'aujourd'hui, sous un autre aspect, et je me déclare, comme lui, patriote de 1789.

— Et moi, s'écria Cartinet transporté de joie, j'apprends à connaître votre bon esprit, jeune homme, et vos excellentes qualités. Vous voici dans le vrai, et je me glorifie....

Suzon entrant alors, remit à son maître la lettre de Saint-Blimont, qu'il s'empressa d'ouvrir ; et, tandis que cette lecture occupait toute son attention, madame de Nangis reprit avec un profond soupir : — Hélas, ma chère vicomtesse, c'est à en pleurer ; mon fils patriote ! un Nangis ! ce n'est pas là l'embarras, je ne m'étonne guère qu'on se fasse *bonnet rouge*, puisque *c'est* les Jacobins qui sont les rois de la terre, au jour d'aujourd'hui.

Saint-Elme toussa très fort. — Ma mère, dit-il, j'ai oublié de vous faire part....

— *C'est* eux qui donnent les places, poursuivit madame de Nangis sans s'inquiéter du rhume bruyant de son fils. *C'est* eux qui ont l'argent et le pouvoir ; et dans

un siècle de corruption comme celui de ce moment *ici*, où l'intérêt est le *mobilier* de toutes les actions....

— Ma mère, interrompit de nouveau Saint-Elme, en lui faisant signe de se taire.

Mais il y perdait sa peine; la belle dame était lancée, et touchant légèrement le coin de son œil, du bout du doigt annulaire comme pour essuyer une larme échappée à son extrême sensibilité, elle continuait à pérorer avec vivacité. — Ils abusent de leur triomphe, vicomtesse, ils en abusent indignement. Au surplus, ça ne durera pas toujours; au bout du fossé la culbute. Et, comme me disait un milord anglais de mes amis, le meilleur vaisseau peut chavirer, et l'on n'a pas toujours le *ventre* en poupe....

— Morbleu! ma mère, s'écria Saint-Elme en frappant du pied, je vous répète que j'ai à vous parler en particulier.

— Eh bien! mon fils, répondit madame

de Naugis très choquée, est-ce une raison pour s'emporter comme une....

— Point de comparaison, ma mère, au nom du ciel.

— Mais c'est que vous êtes colère comme un....

— Encore! cria Saint-Elme avec un gros juron, en lui saisissant la main pour la forcer à se lever et à sortir avec lui. Eh! venez donc, je vous en supplie, il faut que je vous parle sur-le-champ d'une affaire pressée.

— C'est une chose horrible, mon fils, dit la mère avec beaucoup de dignité. Il est affreux que je n'aie jamais pu vous apprendre à mettre un *refrein* à vos passions.

Saint-Elme l'entraîna. Madame de Vaufrêne qui réprimait avec peine, sous son voile, le rire qui la suffoquait depuis quelques moments, put enfin s'y abandonner sans contrainte, au grand scandale de Rose.

— Que trouves-tu donc là de si plaisant, Adrienne? lui demanda-t-elle tout bas d'un ton très piqué.

— Ah! ma chère amie, répondit madame de Vaufrêne en éclatant, laisse-moi me satisfaire, je t'en prie, et ne mets pas un *refrein* à mon envie de rire.

— Contiens-toi donc, reprit Rose plus bas en lui montrant Cartinet qui achevait, à l'autre extrémité de la salle, de lire la longue lettre de Saint-Blimont. Je t'ai déjà dit que c'est une sorte d'affectation à la mode; Saint-Elme m'a expliqué que ces né=gligences-là ont beaucoup de grâces dans la bouche des grandes dames. Crois-tu donc que madame de Nangis ait besoin que tu lui apprennes à parler français? Au reste, son fils ne l'a emmenée que pour nous laisser libres ici avec mon père.... Chut! le voilà qui a fini sa lecture.

— Le misérable! s'écria Cartinet en froissant le papier entre ses mains. L'inso=

lent! le drôle! un malheureux paysan que j'ai tiré de la boue....

— Est-il possible, mon père, interrompit Rose d'un air alarmé, que vous parliez ainsi de votre filleul, du jeune homme que vous me destinez?

— Eh! qui diable parle de Maurice? demanda Cartinet fort surpris. Ah! ah! tu trouves donc qu'il n'est qu'un paysan que j'ai tiré de la boue?

— Non, certainement non, répondit-elle en affectant le ton de la mutinerie; Maurice est mon futur, vous me l'avez promis; j'ai de l'inclination pour lui. Je ne veux pas d'autre mari.

— Oui-dà! répondit Cartinet en fixant sur elle un regard pétillant de joie et de malice; tu l'aimes à ce point-là? Eh bien! mon enfant, tu me charmes; et nous sommes tout-à-fait d'accord. Je n'ai pas dit un mot qui tende à te faire croire qu'il soit question de te donner un autre mari. D'où

diable te vient cette pensée? Y concevez-vous rien, madame de Vaufrêne?

Adrienne était si sincère, et son caractère plein de franchise répugnait à tel point à l'artifice, qu'en dépit des coups de coude de Rose, elle ne pouvait se résoudre à répondre. Heureusement pour elle, tout secondait le projet dont l'exécution semblait alors courir grand risque d'être compromise par la sottise de Rose. Profondément blessé dans son orgueil paternel, par la préférence que Maurice accordait à la beauté surannée de madame Renaudot, au mépris des attraits de la jolie Rose, Cartinet avait appris avec un vif plaisir le retour de Saint-Elme.

Premier époux destiné à sa fille, l'habile avocat s'était empressé de le répudier quand, après un mûr examen, le défaut des documents sur lesquels il comptait le plus, lui fit augurer une fâcheuse issue au procès de ce client. Mais maintenant qu'il le voyait

revenir avec des moyens assurés de le ga=gner, et que le succès promettait au jeune homme une fortune quatre fois plus con=sidérable que celle de l'infidèle Maurice, le dépit et l'amour de l'argent, ligués dans le cœur de Cartinet, concertèrent tout à coup un nouveau plan, et le ramenèrent à ses premières idées.

Aussi ne fut-ce pas sans inquiétude que, au moment de l'entrevue des jeunes gens, il observa du coin de l'œil les symptômes propres à lui révéler les secrets mouvements de leurs cœurs. En vain s'efforcèrent-ils de lui donner le change; le rusé vieillard re=connut leur amour, au soin même qu'ils prenaient de le lui déguiser. Rien ne lui échappa de leur manège; et parfaitement instruit de l'opinion que Rose avait de son caractère contrariant, il s'attendait bien à la voir affecter un grand attachement pour Maurice, aussitôt que l'autorité paternelle interviendrait pour rompre des nœuds dont

elle brûlait d'être affranchie. Toutefois la gaucherie de la jeune fille qui faisait allusion au contenu de la lettre, avant d'en avoir eu communication, donna soudain l'éveil à Cartinet; et se doutant de quelque secrète manœuvre, il voulut prendre le plaisir de s'amuser aux dépens des deux amies.

— Non, dit-il en continuant de fixer un regard perçant sur sa fille; je ne puis plus douter que tu ne sois en effet très sensible au mérite de Maurice; rassure-toi; sa mère, à la vérité, me dit qu'il montre le dessein de renoncer à toi, mais elle me déclare en même temps qu'elle n'y consentira jamais; et quoique son fils s'obstine à le nier, elle suppose que ce n'est de sa part que l'effet du dépit causé par ta froideur apparente envers lui. Je vais donc m'empresser de désabuser madame Pierret, et me voici moi-même beaucoup plus tranquille. Elle m'annonce le prochain retour de Maurice, ainsi tout s'arrangera bientôt.

Cartinet se retira en affectant beaucoup de joie. Au fait il était satisfait que Maurice lui eût rendu sa parole, et encore plus content d'être certain que Rose et Saint-Elme s'entendaient à merveille ; car la pénétration du malin vieillard lui faisait surtout découvrir la preuve de leur accord dans les efforts maladroits de Rose, afin de faire croire à l'indifférence qu'elle affectait pour son premier amant. Au surplus, Cartinet demeurait persuadé que les talents de Maurice, et la faveur du public dont il jouissait depuis l'affaire de Nattier, étaient des éléments de succès indispensables dans le procès des Nangis, et cette considération l'engageait à ne pas rompre entièrement avec son filleul.

Toutefois le dénouement imprévu de leur complot, confondit entièrement les calculs de Rose et d'Adrienne, qui s'étaient flattées de tirer un excellent parti de la violente explosion de colère, que la lettre

de madame Pierret avait d'abord provoquée. Elles se regardèrent un instant l'une l'autre dans le plus grand étonnement, sans se dire une parole; mais presque aussitôt Saint-Elme parut à la porte de la salle et fit signe à Rose de sortir. Elle ne se rendit à cette invitation qu'après avoir fait promettre à madame de Vaufrêne de l'attendre, afin de concerter ensemble les moyens de sortir de ce nouvel embarras, dont elle allait faire part à Saint-Elme.

La conférence ne fut pas longue; Rose reparut quelques moments après, toute consolée. — Il est enchanté de ce qui s'est passé, dit-elle en entrant. Sa mère qu'il vient de pressentir sur nos projets, n'a pas paru d'abord bien disposée; mais.....

— Comment! observa madame de Vaufrêne; tu m'assurais tout à l'heure qu'elle n'était sortie que pour nous laisser le champ libre, de concert avec son fils....

— Je le croyais, répondit Rose impa=

tientée. Mais qu'importe puisqu'il m'assure que rien n'est plus aisé que de la faire en=trer dans nos vues, quand son humeur sera passée? Il est donc fort heureux que mon père ne se soit pas déterminé sur-le-champ; Saint-Elme désire que la rupture éclate seu=lement lorsque madame de Nangis sera préparée à profiter de l'à-propos, pour faire aussitôt sa demande..... Enfin je pourrai t'expliquer cela beaucoup mieux demain, quand j'en aurai causé avec Saint-Elme.

— J'espère que ce ne sera pas dans ta chambre, dit Adrienne.

— Où veux-tu donc que nous jasions? répliqua Rose avec aigreur; au beau mi=lieu de cette salle, sous les yeux de mon père, ou en présence de madame de Nan=gis?

— Je l'aimerais cent fois mieux que se=crètement la nuit dans ta chambre, ma petite Rose. Non, non, je t'en conjure.

— Mon dieu! Adrienne, ne me tour=

mente donc pas ainsi, je ne suis déjà que trop contrariée. D'ailleurs je viens de lui promettre....

— Eh bien! mon enfant, manque-lui de parole; il t'en saura gré un jour s'il est honnête homme, et s'il t'aime sincèrement.

— Ce que vous me dites là est très offensant pour lui et pour moi, madame, s'écria Rose courroucée.

— Ne te fâche pas, ma chère amie, mais en vérité, tout cela ne me paraît pas marcher assez droit au but. Ton père joue de finesse; il a tort: M. Saint-Elme n'agit pas avec franchise, et.....

— Quel affreux soupçon, Adrienne! comment a-t-il pu seulement te venir à la pensée? Je vois bien maintenant que j'aurais mieux fait de suivre son conseil et de ne te rien dire du tout....

— Raison de plus pour que j'insiste, repartit vivement Adrienne. Crois-moi, Rose, je te parle en amie; refuse-toi désor=

mais àtout entretien particulier et secret, surtout dans ta chambre, la nuit! Ah, mon enfant, méfie-toi de Suzon, de toi-même, de M. Saint-Elme....

— Brisons là, madame, interrompit Rose indignée. Il n'avait que trop raison, et je regrette de ne l'avoir pas cru. Ce dont je dois me méfier, ajouta-t-elle avec une mordante amertume, c'est le caractère faux et envieux d'une femme qu'irrite la vue d'un bonheur auquel la nature l'a condamnée à ne jamais prétendre.

— Ah! Rose, répondit Adrienne avec un cri douloureux, que je te plains d'être si méchante! mais Dieu m'entend, continua-t-elle en pleurant; même dans ce moment où tu me blesses d'un trait si cruel, je souffre moins du mal que tu me fais, que de celui au-devant duquel je te vois te précipiter. Que le ciel le détourne de ta tête! Adieu, Rose, adieu, puisque tu me chasses d'une manière si dure et si peu méritée.

Elle sortit; Rose ne fit aucun mouve=ment pour la retenir, elle ne prononça pas un seul mot. Et pourtant la bonne Adrienne marchait lentement, comme à regret, et versait des larmes abondantes.

CHAPITRE XXXIV.

M. l'abbé d'Aurigny.

L'ARRIVÉE de madame de Nangis avait fait une grande sensation dans Abbeville. Mais en vain la curiosité s'épuisait-elle en questions au sujet de cette belle étrangère ; personne ne pouvait y répondre. Depuis qu'on l'avait vue descendre chez l'avocat Cartinet, elle se tenait constamment enfermée dans cette maison ; et, à la prière de Saint-Elme, on n'introduisait personne auprès d'elle, à l'exception d'Adrienne, admise, grâces à son intimité avec Rose, au grand déplaisir du jeune homme. Aussi

n'avait-il pas été étranger à la rupture des deux amies, dont l'effet fut de compléter l'isolement de sa mère.

Pour lui, répandu dans la société des jeunes gens les plus distingués de la ville, à l'époque de son premier voyage, il venait de renouer ses anciennes relations, et voyait beaucoup de monde. Il assurait que madame de Nangis, d'une santé fort déli=cate, se trouvait alors en proie à des maux de nerfs qui la condamnaient à une soli=tude absolue. Adrienne qui, seule, aurait pu démentir ce fait, n'allait nulle part, et ne voyait que Pauline, à qui elle se gar=dait bien de faire part de son opinion sur cette femme, dans la crainte de nuire aux vues conciliantes de madame Renaudot. Le secret des ridicules de la mère de Saint-Elme était donc bien gardé.

Le lendemain de sa querelle avec Rose, Adrienne reçut, dans la soirée, un petit billet de Pauline, qui la priait de venir la

voir sur-le-champ ; elle courut à l'hôtel de Quercy, et la trouva seule dans le salon. A peine venait-elle d'entrer, qu'on entendit la voix de deux hommes, qui s'approchaient en causant très haut. — Quelle importunité, dit Pauline! c'est mon tuteur qui m'amène quelqu'un. J'espérais pouvoir causer librement avec toi, avant l'heure où le monde arrive. Mais va m'attendre dans mon oratoire, je me déferai bientôt de cette visite.

Il n'était plus temps de s'échapper; l'abbé d'Aurigny en entrant, aperçut Adrienne qui sortait, et la rappelant d'une voix forte. — Restez madame de Vaufrêne, lui dit-il; c'est une bonne fortune que de vous rencontrer, et je ne veux pas la perdre. Revenez, je vous en conjure, continua-t-il en lui offrant la main pour la reconduire à son fauteuil; l'objet que nous avons à traiter ne peut vous être étranger, puisqu'il s'agit du sort de votre meilleure amie;

et je sais que vous êtes de bon conseil.

Il présenta ensuite à Pauline le person=nage qu'il amenait : c'était un homme de loi, nommé Raffin. — Nous venons, ajouta-t-il, de causer ensemble de l'insolente assi=gnation que j'ai reçue ce matin au nom de ces intrigants, qui se font appeler le fils et la femme de votre oncle Salmon de Nangis. Cette prétention est insoutenable, mademoiselle. M. et madame de Quercy vous ont toujours dit, ainsi qu'à moi, que jamais M. Salmon n'a été marié.

— Ce sont leurs propres paroles, répon=dit Pauline, je les leur ai cent fois entendu répéter. Ma mère m'a depuis assuré qu'elle en avait la déclaration écrite de la main de son frère, et on a dû la trouver dans ses papiers.

— Elle n'était point parmi ceux qui m'ont été remis, après la mort de votre premier tuteur, dit l'abbé d'Aurigny.

— Tant pis! observa l'homme de loi.

Madame Renaudot venait d'entrer ; elle paraissait vivement agitée. L'abbé fit un signe d'impatience et la regarda de l'air le plus provoquant, en lui demandant s'il n'était pas possible d'échapper un moment à son inquisition.

L'abbé de Nanteuil, qu'Adrienne avait à peine entrevu jusqu'alors, lui parut un homme de quarante-cinq ans, dont le front, très élevé, était encore orné de quelques boucles rares et légères de cheveux autrefois roux, et maintenant argentés. Dans le calme, sa physionomie était insignifiante; mais ses traits, fort mobiles, se contractaient violemment à la moindre émotion; et des rides prématurées, sillonnant alors sa figure dans tous les sens, attestaient l'habitude, et signalaient le ravage des passions les plus violentes. Dans la colère, ses joues décolorées faisaient, en s'alongeant, saillir un nez pointu et un peu de travers, qui contribuait à l'expression de méchanceté in=

fernale dont s'armaient alors ses yeux gris pleins de feu. L'abbé, d'une taille médiocre et un peu épaisse, était vêtu de noir, mais à la mode des gens du monde à l'époque de la révolution.

Madame Renaudot, quoiqu'on en eût dit, sembla, même à l'œil prévenu d'Adrienne, n'avoir rien perdu de sa beauté remarquable. Son excessive pâleur ajoutait, au contraire, un attrait de plus à sa jolie figure, dont l'air langoureux inspirait un tendre intérêt; plus svelte encore qu'auparavant, d'une élégance excessivement recherchée et du meilleur goût, rien n'était aussi séduisant que l'ensemble de sa personne.

— M. l'abbé, dit-elle, en s'asseyant à côté de Pauline, je voudrais bien ne pas vous fâcher; car notre querelle de ce matin m'a épuisée, je suis mourante...

— Eh bien! madame, allez vous mettre au lit, et laissez-nous terminer ici nos affaires.

— Non, monsieur, répondit-elle d'une voix faible ; toutes vos duretés ne m'empêcheront pas d'accomplir jusqu'au bout mon devoir...

— Et moi, je ferai le mien malgré vous.

— M. l'abbé, Pauline est mon enfant ; ses parents, les meilleurs amis que j'eusse au monde, m'ont légué leur pouvoir sur elle.

— Madame Renaudot, répliqua-t-il avec une fureur croissante, les lois m'ont armé, pour la défendre contre vous, de la puissance paternelle ; et je saurai en faire usage ; vos conseils pernicieux tendent à ruiner, à perdre ma pupille.

— Cela ne peut pas être son intention, dit Pauline toute tremblante. Sans doute, M. l'abbé, je vous dois respect et obéissance comme à mon tuteur ; mais madame Renaudot réclame des droits qui ne sont pas moins sacrés à mes yeux. Pourquoi ne pas

l'écouter devant M. Raffin, qui jugera de l'importance de ses observations?

— Eh! mademoiselle, repartit l'abbé furieux, ces observations sont absurdes, il faut trancher le mot.

— Grand merci du compliment, reprit madame Renaudot avec un doux sourire; toutefois, si vous le permettez, je vais les soumettre à M. Raffin, comme Pauline le désire.

— Parlez donc, madame, parlez, satisfaites-vous. Je n'aurai du moins eu rien à me reprocher.

— M. Raffin, dit madame Renaudot à l'homme de loi, nos adversaires se proposent d'accuser M. de Quercy d'avoir fait assassiner son beau-frère.....

— Quelle horreur! s'écria Pauline en frémissant; c'est une abominable calomnie.

— Je suis instruit de ce fait, observa l'homme de loi; M. l'abbé d'Aurigny m'a déclaré qu'il était facile de réunir une foule

de preuves irrécusables de la fausseté de cette accusation.

— Eh bien! M. Raffin, reprit madame Renaudot, il faut vous parler comme à un confesseur; la preuve essentielle, celle sur laquelle tout repose, nous manque absolument; car on ignore quelle fut la véritable fin de M. Salmon de Nangis....

— Que le diable emporte le bavardage des femmes! s'écria l'abbé dans un accès de rage épouvantable. Cela était bien important à révéler!

— Très important, dit l'homme de loi. Et cette circonstance est tellement grave, qu'elle ruine de fond en comble, tout le système de défense que j'avais conçu. Je ne vois plus qu'une transaction à l'amiable, pour sortir de ce mauvais pas.

L'abbé se mordait les lèvres, il trépignait, et ses lèvres s'agitaient comme s'il eût parlé avec véhémence, mais il n'articulait pas un mot.

— Dans cette situation, reprit madame Renaudot d'un ton fort calme, une femme se présente et dit : je suis madame de Nangis, voilà mon acte de mariage.....

— Cela n'est pas vrai, interrompit l'abbé, il n'y a point eu de mariage.

— Puis vient un jeune homme, continua madame Renaudot sans s'émouvoir ; il déclare qu'il est le fils légitime de M. de Nangis; et pour preuve, il produit son extrait de baptême signé par son père....

— Faux, archifaux! cria l'abbé du plus haut de sa voix. Mensonge infâme! Je proclame calomniateur et intrigant vendu à nos ennemis, quiconque répand de pareils bruits....

— C'est condamner à la fois toute la ville, monsieur; cent personnes m'ont assuré qu'elles ont vu cet acte, et que ce M. Saint-Elme le montre à tout venant....

— Sottise, madame, imposture; je ne croirai à l'existence de cette pièce

qu'après l'avoir vue de mes propres yeux

— Eh bien! monsieur, tout ce qu'on demande c'est de vous la faire voir.

— Elle est fausse.

— Qu'en savez-vous?

— En effet, ajouta l'homme de loi, cela vaut bien la peine d'être éclairci. Mais sur quoi madame Renaudot se fonde-t-elle pour affirmer que notre partie adverse offre de soumettre une pièce aussi décisive à notre examen?

— Que monsieur l'abbé consente seulement à une entrevue, répondit-elle, et je garantis qu'elle aura lieu sur-le-champ.

— Oh! consentez, monsieur l'abbé, s'écria Pauline éplorée. Ma mère m'avait toujours dit que mon oncle Salmon était mort dans une maison de santé, complètement aliéné; mais....

— Ne touchons pas à cela, interrompit l'abbé d'une voix sombre et avec un regard sinistre qui glaça tout le monde d'effroi.

— Monsieur, monsieur, reprit Pauline en se précipitant à ses genoux, ayez pitié de moi; donnez la moitié de ma fortune, donnez-la tout entière, et délivrez-moi de l'horreur de voir la mémoire de mon père flétrie du nom de meurtrier!

— Relevez-vous, mon enfant, dit l'abbé d'une voix attendrie en la replaçant sur son fauteuil. Votre mère, du moins, était une sainte; elle nous contemple du haut du ciel où ses vertus reçoivent aujourd'hui leur récompense. Quant au comte de Quercy...

L'abbé frissonna et se tut; Pauline parut près de s'évanouir. — L'entrevue est indispensable, dit vivement madame Renaudot. Nous ne saurions trop tôt sortir d'une situation aussi cruelle.

— Tout le monde le veut, reprit l'abbé en se levant pour se retirer; à la bonne heure; mais du moins, qu'on se hâte. J'accompagnerai ce soir, vers huit heures, mademoiselle de Quercy chez madame de

Vaufrêne qui, je crois, connaît un peu ces gens-là; qu'on nous ménage une rencontre, et abandonnons-nous à la Providence. Vous y viendrez, M. Raffin.

CHAPITRE XXXV.

Grand triomphe de Cartinet.

En sortant de l'hôtel de Quercy, où elle laissa Pauline désespérée aux soins de madame Renaudot, Adrienne se rendit sur-le-champ chez Cartinet qu'elle trouva seul dans son cabinet. D'après l'observation de Maurice, elle s'attendait à quelque résistance de la part du chicaneur avocat, et le supposait non moins éloigné que l'abbé d'Aurigny à se prêter à un rapprochement dont le résultat pouvait être de lui ravir le plaisir et les bénéfices d'un bel et bon procès. Aussi, fut-elle aussi surprise que satis=

faite de l'empressement qu'il mit à entrer dans ses vues. — Je serai très exact au rendez-vous, dit-il, et j'y conduirai Saint-Elme. Je m'attendais à cette démarche, ma chère cliente, ajouta-t-il à voix basse et les yeux étincelants de plaisir; de vous à moi, nous avons des intelligences dans la place. Il m'a tout dit; le fripon est joli garçon et d'humeur fort libérale, il va devenir très riche, et de son côté madame Renaudot est coquette et ruinée....

— Eh! monsieur, interrompit Adrienne, qu'est-il besoin de supposer à cette dame un autre motif que la tendre amitié qui l'unit à Pauline?

— Bien, bien, répondit Cartinet, je sais ce que je dis, et nous rirons bien aux dépens de la vieille folle. En attendant, je suis comblé d'aise, Rose est désolée....

— Je ne vois pas que ce soit pour vous un si grand sujet de vous réjouir, monsieur.

—Eh, pourquoi pas? Elle a voulu se moquer de moi ; je m'amuse à la tracasser un peu. Mais enfin, nos jeunes gens s'aiment à la folie, et tout décidément je viens d'écrire à madame Pierret que je lui rends sa parole ; ainsi, tout est rompu avec Maurice.

— En ce cas, monsieur, dit vivement Adrienne, vous ne sauriez trop tôt faire connaître cettte résolution à Rose...

— Demain j'en parlerai. Mais morbleu! je ne prétends pas offrir ma fille à M. de Nangis. Non, de par tous les diables! Quand ce serait un roi, ma Rose vaut bien la peine qu'on me fasse la demande de sa main. Cent vingt mille francs de dot, et sa jolie figure ne son t pas à dédaigner, je pense....

— Non san doute, monsieur ; mais croyez-moi, il importe à son bonheur autant qu'au vôtre que madame de Nangis soit promptement instruite que rien ne

s'oppose plus à ce qu'elle vous fasse cette demande.

— Allez, allez, elle n'y manquera pas. Le jeune homme est amoureux à en perdre la tête ; je vois tout....

— Vous ne voyez pas tout, monsieur, dit Adrienne avec intention ; croyez-moi, la finesse et les retards pourraient être funestes. Rose s'alarme de votre projet de renouer avec Maurice...

— C'est bon, madame, interrompit Cartinet avec humeur, je sais me conduire, et encore une fois, pour une couronne, je ne jetterais pas ainsi ma fille à la tête de qui que ce soit au monde. A ce soir ; je serai de bonne heure chez vous, et nous verrons beau jeu.

Adrienne rentrée chez elle, ne tarda pas à voir arriver Pauline avec son tuteur, ainsi que madame Renaudot et l'homme de loi. Bientôt après, Cartinet parut, la tête haute, suivi de Saint-Elme qui affec-

tait beaucoup de modestie et même de timidité. Madame de Vaufrêne s'empressa d'aller au devant d'eux. — Monsieur Cartinet, lui dit-elle, le but de cette réunion est suffisamment connu de chacun de nous; il n'est donc besoin ni de préambule, ni de présentation réciproque. — En aucune façon, répondit-il, je n'ai affaire ici qu'à M[e] Raffin mon confrère, que je suis charmé d'y rencontrer.

Satisfaite de cette déclaration, madame de Vaufrêne fit asseoir à ses côtés les deux hommes de loi. Saint-Elme se tint immobile et les yeux baissés auprès de son avocat qui prit la parole : — L'explication ne sera ni longue, ni difficile, M[e] Raffin, lui dit-il en tirant de sa poche une feuille de papier qu'il déploya, monsieur et madame Salmon de Nangis ont été mariés par un prêtre catholique à Dublin, en 1773....

L'abbé d'Aurigny, qui se promenait avec agitation dans le salon, s'arrêta tout à

coup. Pauline fit un mouvement de surprise. Cartinet répéta sa phrase et continua: — M. Saint-Elme Salmon de Nangis est né de ce mariage l'année suivante, à Londres. Voici l'acte du baptême célébré dans la chapelle de l'ambassadeur de France. Maintenant, Me Raffin, voulez-vous bien me dire ce que vous êtes en droit d'exiger pour admettre cet acte et le reconnaître légal, authentique, irrécusable?

— C'est à moi de vous répondre, dit l'abbé, et personne ne peut vous donner à ce sujet des renseignements plus précis, puisque, postérieurement aux temps que vous citez, j'ai été employé dix ans à l'ambassade de Londres.

— Ce sera donc beaucoup mieux en effet, dit Cartinet à l'abbé; et ses yeux en le regardant fixement, brillaient d'une joie maligne; parlez monsieur.

L'abbé fit alors un détail minutieux de toutes les formalités indispensables pour

constater juridiquement l'état d'un sujet français né en Angleterre.— Bien! s'écriait Cartinet, à mesure que le verbeux orateur avançait, et sans détacher les yeux de son papier; très bien, monsieur! de mieux en mieux! A merveille!

Ces reparties laconiques et faites avec une satisfaction progressive, étonnaient de plus en plus l'abbé. A chaque exclamation joyeuse de l'avocat, la figure du saint homme prenait un caractère plus hideux de fureur et de haine; surtout quand il apprit que l'acte contenait un extrait dûment certifié des registres de l'église catholique de Dublin où le mariage avait été célébré.

— Nous sommes donc parfaitement en règle, reprit Cartinet; et ce document délivré à l'ambassade française le 25 janvier 1793....

— C'est un faux matériel, interrompit l'abbé avec l'accent du triomphe; à cette

époque c'était moi qui délivrais ces sortes d'actes à l'ambassade....

— Je ne sais qui vous êtes, monsieur, répondit Cartinet, mais la pièce est visée et signée par un nommé Benoît Pierret, abbé d'Aurigny....

— Et c'est bien votre écriture, ajouta maître Raffin après s'en être assuré.

— Impossible, repartit l'abbé hors de lui, absolument impossible. J'ai connu, quoique légèrement, dans son adolescence, M. Salmon; son nom m'aurait frappé......

— Mais au temps de cette légère connaissance, observa vivement madame Renaudot, il ne s'appelait que Salmon et ne portait pas encore le titre de Nangis dont a hérité depuis, à la mort de l'un de ses oncles. Je me rappelle fort bien que c'est moi qui vous ai instruit de cette circonstance que vous ignoriez.

— Tout cela me confond, dit l'abbé en s'avançant pour regarder à son tour cette

preuve accablante. A peine l'eut-il vue, qu'il tomba comme anéanti sur un siége. — O mon Dieu ! soupira-t-il d'un air de componction, en joignant les mains, ô profondeur des vues de ta sainte Providence !

Il resta quelque temps absorbé dans cette dévote contemplation. L'eau ruisselait de son front, sur ses joues livides ; il tremblait. — M. l'abbé, dit Saint-Elme en s'avançant les yeux baissés, ma mère et moi, nous ne nous tenions pas pour offensés des doutes que vous avez dû naturellement concevoir sur la légitimité de nos droits. Quant à cet écrit dont vous n'avez conservé aucun souvenir, cessez d'en être surpris ; la dame que ma mère avait chargée de réclamer ce document à l'ambassade, m'a souvent entretenu du désespoir où vous étiez plongé le 25 janvier 1793, c'était le jour même où la nouvelle de l'attentat du 21 venait de parvenir à Londres.

— Jeune homme, répondit l'abbé d'une

voix attendrie, vous usez de la victoire en cœur généreux ; ce trait-là vous honore. Oui, cette circonstance très frappante, rappelle maintenant tout à mon esprit. Ma douleur alla en effet jusqu'au délire ; mais cette dame allait s'embarquer pour le Continent, elle portait des dépêches secrètes de l'ambassadeur et du plus haut intérêt ; je ne pus refuser, à ses pressantes sollicitations, la demande qu'elle me fit, d'un extrait des registres confiés à ma garde; toutefois mes sens étaient tellement troublés qu'il me fût impossible de donner à ce travail, purement machinal, la moindre attention. Aujourd'hui ces souvenirs se retraçent avec clarté à ma mémoire ; il suffit... je suis vaincu.

— Ma cousine, reprit Saint-Elme en se tournant vers Pauline qui le regardait avec intérêt, pardonnez-moi la douleur que vous a causée tout ceci. M. le comte de Quercy était mon oncle, c'est assez vous dire

que jamais mon intention personnelle n'a été de soulever d'affreux souvenirs....

— Qui pourrait en douter d'après ce que nous venons de voir et d'entendre? interrompit madame Renaudot avec enthousiasme. Non, monsieur, non, je n'ai plus à trembler pour la tranquillité de ma jeune amie, non plus que pour l'honneur de la famille. Tout ce qu'on est en droit d'espérer d'une ame élevée et d'un noble caractère, nous l'attendons de vous. — Pardonnez-moi, monsieur, dit Adrienne en se levant, mais l'état visible de souffrance de mademoiselle de Quercy, me force à vous prier de permettre que nous nous retirions.

— Non, madame, répondit Saint-Elme en saluant profondément, c'est moi qui prends congé de vous avec monsieur Cartinet; j'emporte d'ici l'espérance qu'il me sera désormais facile de m'entendre avec ma cousine, dont le bonheur est le plus cher de mes vœux.

Ils sortirent ; madame Renaudot serra la main d'Adrienne en lui faisant signe de la suivre, et l'emmena dans une autre pièce. — Je crois, lui dit-elle, qu'il est bon de laisser un moment l'abbé se remettre d'un coup aussi rude, et arrêter quelque décision avec Me Raffin, dont je suis sûre ; il est dans nos idées, et très bien disposé. En vérité, ma chère madame de Vaufrêne, le jeune homme a été parfait ; et en le voyant si modeste, et d'un caractère de douceur si heureusement assorti à celui de ma Pauline, il m'est venu l'idée la plus singulière...

— Avant de vous la demander, répondit Adrienne avec beaucoup de froideur, souffrez que je m'étonne de l'opinion favorable que vous a inspirée M. Saint-Elme à la première vue.

— Non, non, ma chère madame de Vaufrêne, je l'ai rencontré à Paris où il s'est montré à merveille, dans ces derniers événements. Tout ce qu'on m'en a dit vient à

l'appui de ce que nous venons de voir, et je vous avoue que j'entreverrais maintenant à cette affaire si effrayante, un dénouement bien heureux, si vous pensiez comme moi.

— Je crois vous entendre, madame ; vous pourriez penser à un mariage entre Pauline et son cousin?....

— Chut, chut! je vous en conjure, interrompit madame Renaudot, si l'abbé se doutait seulement de ce projet.....

Les deux dames continuèrent à s'entretenir tout bas dans la chambre d'Adrienne. Pendant ce temps-là, l'abbé d'Aurigny resté au salon avec Pauline et Me Raffin, revenait peu à peu de sa stupeur. — Hélas! dit-il avec un profond soupir, Dieu appesantit sa puissante main sur un pauvre pécheur; il m'accable!

— Où donc est le mal? répondit Pauline avec sérénité, j'aurais donné tout mon bien pour échapper à ce funeste procès; il ne m'en coûtera que la moitié, je m'estime heureuse,

et vous n'avez pas le moindre reproche à vous faire.

— Pas l'ombre d'un seul, ajouta l'homme de loi. Il est certain que sous l'empire de notre ancienne et bonne législation, le mariage de M. Salmon de Nangis était nul et de toute nullité.

— Cet ancien état de choses reviendra bientôt, j'espère, nous régir encore, monsieur Raffin, repartit l'abbé; et c'est aussi l'espoir de mademoiselle de Quercy. Mais fût-il déjà rétabli, je vous déclare que le mariage de M. Salmon ne nous paraîtrait pas moins valide.

— Dans ce cas pourtant, répliqua Raffin, vous pourriez l'attaquer avec avantage et le faire déclarer nul, puisqu'il y manque tout ce qui peut lui donner un caractère légal : le consentement des parents, la publication des bans, le...

— N'a-t-il pas été célébré à l'autel? objecta l'abbé d'un ton plus élevé.

— Ce point là est incontestable, monsieur, mais...

— Il n'y a point de mais, interrompit l'abbé d'un ton absolu. Que le ciel vous pardonne, M. Raffin, de douter de la validité d'une alliance à laquelle Dieu a été appelé. Ce ne ne sont pas les vaines formalités imaginées par les hommes qui font le mariage, c'est la parole du prêtre....

— La parole du prêtre! répéta Pauline en rougissant.

— Osez-vous donc nier la puissance du sacrement, mademoiselle, demanda l'abbé d'un ton imposant.

— Non, monsieur, non, répondit Pauline troublée au souvenir du vieux curé de Noyelles, et de ce qui s'était passé dans la petite chapelle de la mansarde au château de Ponteuil.

— Je l'avoue, reprit l'abbé, j'ignorais qu'il y eût eu bénédiction nuptiale; j'étais donc fondé à nier la légitimité du fils de

votre oncle. Mais enfin, il est prouvé que le mariage a été fait à l'autel; que pourraient ajouter de sacré à cette auguste cérémonie, quelques vaines formalités? Un prêtre a reçu les serments des époux, Dieu les a entendus, la mort seule a pu rompre leurs nœuds sur la terre....

— La mort seule! s'écria douloureusement Pauline en tressaillant.

— Que veulent dire ces simagrées, mademoiselle? demanda l'abbé, incapable de maîtriser plus long-temps son emportement; voilà bien les femmes, et leurs ridicules caprices peut-on rien comprendre à cela? Tout à l'heure c'était elle qui me consolait; elle semblait convaincue des droits de son cousin; toute sa fortune aurait à peine suffi, pour la délivrer, de l'horreur de voir flétrir la mémoire de son père, d'une ignominie, hélas! trop méritée....

— Épargnez-moi, de grâce, monsieur,

dit Pauline en fondant en larmes. Ce n'est pas cela....

— Eh bien! qu'est-ce donc? de par tous les diables....

— Quel langage, monsieur l'abbé! dit en rentrant Adrienne très scandalisée, et qui dans sa surprise, ne se rappelait pas l'assertion de Cartinet au sujet de ce titre d'abbé que Benoît Pierret s'était arrogé sans aucun droit de le porter. Mais, continua-t-elle avec inquiétude, d'où viennent ces pleurs, Pauline?

— Sot caprice, enfantillage, répondit l'abbé; allons, mademoiselle, prenez mon bras, il est temps de rentrer; suivez-moi, monsieur Raffin; il faut, en dépit de ces ridicules obstacles, auxquels je n'aurais pas dû m'attendre, que tout en finisse promptement; et que justice soit faite. Adieu, madame de Vaufrêne.

CHAPITRE XXXVI.

L'oratoire de Pauline.

En rentrant à l'hôtel, mademoiselle de Quercy déclara qu'elle n'assisterait pas au souper, et courut à son oratoire afin de s'y livrer en liberté aux réflexions doulou=reuses que venaient de lui inspirer les der=nières paroles de l'abbé de Nanteuil. Dans cette retraite, où elle n'admettait que ma=dame de Vaufrêne, la triste Pauline aimait à se nourrir du souvenir de ses parents morts si malheureusement, à peu d'inter=valle l'un de l'autre. Auprès de leurs por=traits, placés en regard, et toujours cou=

ronnés des fleurs les plus fraîches, elle avait pieusement suspendu quelques objets autre=fois à leur usage. Autour de celui de ma=dame de Quercy, elle contemplait avec attendrissement un voile et une écharpe brodée, derniers ouvrages de cette mère adorée.

Sous le portrait du comte, Pauline s'é=tait plu à réunir ses armes favorites liées en faisceau par le cordon *tricolore* d'une simple gourde de pélerin, sur laquelle on voyait des caractères grossièrement tracés. partout ailleurs, les couleurs de ce cordon repoussaient les regards de la fière aristo=crate, et ne lui inspiraient que du dégoût ; mais là, elles rappelaient à la jeune fille un trait touchant, une action admirable à ses yeux, et dont elle regrettait vivement de ne point connaître l'auteur. Le comte avait dû la vie au pauvre propriétaire de cette gourde, présent d'un père infortuné au moment où il se sépara d'elle pour ne

plus jamais la revoir : sorte de relique sa=
crée de laquelle Pauline approchait sou=
vent ses lèvres avec un sentiment de tendre
respect pour la main qui la lui avait donnée,
et de reconnaissance pour l'obscur libéra=
teur de ce père tant regretté.

Ce mystérieux sanctuaire renfermait en=
core un autre objet de vénération dont la
douce béate faisait ses plus chères délices.
C'était l'autel, autrefois dressé par sa mère
au fond de ce réduit où Verdier la tenait
cachée dans les mansardes du château de
Ponteuil. Pauline avait fait transporter à la
ville, et reconstruire d'une manière exac=
tement semblable, cette petite chapelle
dont elle conservait et entretenait avec soin
les moindres ornements. Dès le matin, plu-
sieurs fois dans la journée, la nuit avant de
se retirer, elle aimait à venir y prier, en se
rappelant la ferveur de la dévotion de sa
bonne mère, devant ces images révérées.

Mais ce soir-là, en entrant dans son ora=

toire, leur vue ranima plus vivement que jamais le souvenir de ses peines : — Hélas ! s'écria-t-elle en se prosternant, et d'une voix entrecoupée par les sanglots, aux jours les plus malheureux de ma vie, tandis que mes parents, proscrits, fuyaient loin de leur maison, envahie par l'armée révolutionnaire, ce fut au pied de ce même autel que la parole d'un prêtre enchaîna ma destinée à celle d'un homme vil et méprisable, du dénonciateur de ma mère, d'un impie ! Quoi, je suis sa femme, j'ai juré de le suivre, de l'honorer, de lui obéir ! le ciel a reçu ce serment !.... Et rien que la mort ne peut désormais rompre ces nœuds abhorrés !....

L'excès de la douleur, brisant alors le cœur de la malheureuse Pauline, elle tomba inanimée sur les marches de l'autel. Quand elle reprit ses sens, rien ne lui retraça d'abord le souvenir de ce qui s'était passé ; l'obscurité la plus profonde régnait autour

d'elle; un vent d'orage avait poussé la fe-nêtre entr'ouverte, et éteint la lampe qui brûlait devant une statue de la Vierge. mais la fraîcheur de ce souffle venait de la rappeler à la vie; peu à peu ses idées s'é-claircirent, et rendue au sentiment de ses maux, elle poussa un cri plaintif qui attira ses femmes.

Guidée par leurs voix, elle retrouva la porte à tâtons et l'ouvrit. On la transporta mourante dans son lit, où elle passa la nuit entière sans sommeil, en proie aux larmes amères, au désespoir le plus cruel. Toute-fois, le jour venu, quelques heures de re-pos calmèrent ses sens, et elle avait repris sa fermeté habituelle quand madame Re-naudot entra chez elle, le matin, inquiète de l'indisposition de sa jeune amie.

— Que je suis aise, ma chère enfant, lui dit-elle, de vous trouver aussi calme! je viens vous entretenir d'une affaire de la plus haute importance...

— Rien ne m'importe plus au monde, madame, répondit-elle avec calme ; le ciel a condamné ma vie au malheur. Je suis maintenant résignée, et je me sens la force d'accepter ce funeste sort.

— Que parlez-vous de malheur, chère petite ? C'est le sort le plus beau, le plus heureux, que le Ciel vous prépare ; tout peut s'arranger, vous conserverez votre fortune entière...

— Ne parlons plus de cela, madame, j'en ai fait le sacrifice, et ce n'est pas celui-là qui me coûte le plus.

— Écoutez-moi, Pauline ; voici maintenant où nous en sommes. M. Raffin nous a démontré clairement qu'avec la meilleure volonté du monde, il était inévitable de faire intervenir la justice dans cette affaire. Il faut, de toute nécessité, qu'une sentence du tribunal établisse l'état de votre cousin, afin de l'envoyer, comme on dit, en possession de son héritage.

— Je le lui abandonne, madame, que veut-on de plus?

— Ce sont là des mots en l'air, ma chère enfant. Une mineure n'abandonne rien; un tuteur ne peut se dessaisir sans un jugement. Et puis il y a mille formalités auxquelles je n'entends rien, mais que l'homme de loi a expliquées tout à l'heure encore à l'abbé d'Aurigny, devant moi. Il en résulte que l'intervention des juges est forcée; et il est à craindre qu'ils ne veuillent être éclairés sur le sort de M. Salmon le père...

— Bonté du Ciel! s'écria Pauline effrayée, que faire donc?

— Rien n'est si simple, ma chère petite, reprit madame Renaudot d'un air joyeux. Et d'abord, dites-moi, comment trouvez-vous votre cousin, M. de Nangis?

— Qu'importe cela, madame?...

— Il importe beaucoup, mais beaucoup, mon enfant, que je sache, avant tout, votre opinion sur M. de Saint-Elme; son

extérieur ne vous a-t-il pas semblé fort agréable ?

— Oui, sans doute, il est modeste, et paraît plein de bonté; M. d'Aurigny a loué sa conduite envers lui, qui m'a semblé parfaite. Enfin l'assurance qu'il a donnée de son respect pour la mémoire de mon père m'a vivement touchée.

— Vous me charmez Pauline, dit madame Renaudot en lui pressant les mains. Eh bien ! un seul mot de vous peut maintenant changer votre situation. Oui, ce qu'il est impossible d'obtenir par une donation, ni par l'abandon d'une partie de vos biens, un contrat d'une autre nature l'opérera sur-le-champ, sans la moindre difficulté, et va vous faire la destinée la plus heureuse. De l'avis de votre tuteur, de l'homme de loi, de moi-même, votre meilleure amie, l'unique et précieuse ressource qui se présente, et qu'il faut saisir, c'est d'épouser votre cousin....

— Jamais, madame, interrompit vivement mademoiselle de Quercy.

— Écoutez-moi, ma Pauline, écoutez-moi, je vous en conjure, reprit madame Renaudot; je connais M. de Saint-Elme plus que vous ne croyez; je l'ai vu à Paris dans des maisons très respectables; c'est un jeune homme vertueux, plein de religion, d'un caractère aimable et doux...

— Je vous crois, madame; il n'est pas question de son mérite...

— Doutez-vous qu'il ne vous aime?...

— Non, non; mais...

— Il vous aime, mon enfant, soyez en bien assurée. Je lui avais beaucoup parlé de vous; hier, après notre conférence, je l'ai revu un moment, et il était enivré de votre beauté...

— Ah! ne me parlez pas ainsi, madame, interrompit Pauline avec force; l'amour d'un homme, quel qu'il soit, ne peut plus être à mes yeux qu'un outrage. Je suis mariée...

— Vous, Pauline !

— Moi, madame Renaudot ; et vous avez été témoin de cet acte solennel et sacré. Rappelez-vous cette chapelle obscure, dans les combles du château de Ponteuil.

— Que dites-vous là, mon enfant ! s'écria-t-elle ; pouvez-vous attacher la moindre importance à cette cérémonie incomplète, tout-à-fait insignifiante. Verdier même n'y a pas assisté ; moi seule au monde...

— Et Dieu ! madame, et Dieu ! reprit Pauline d'un air égaré. Dieu n'y fut-il pas appelé ? Doutez-vous de la puissance du sacrement ? M. l'abbé d'Aurigny m'adressait encore hier cette terrible interrogation.

— Mais il ignore ce qui s'est passé...

— Je le sais, moi, madame, et cela suffit. Un prêtre a reçu mes serments...

— Un vieillard imbécile !...

— Dieu les a entendus....

— Rappelez vos sens, ma chère enfant. Tout cela fut une surprise. Votre cruelle obstination me contraignit alors à paraître céder à une volonté opiniâtre...

— Eh! je ne vous fais aucun reproche, répondit Pauline en fondant en larmes. Vous ne vouliez qu'écarter loin de moi le péril. Moi seule ai fait tout le mal; cet homme affreux lui-même, résistait à ma demande insensée... Je me suis précipitée par ma propre faute.... Mais enfin la chute est complète, irréparable, et le Ciel me condamne à ne plus déposer que dans le cercueil le funeste fardeau dont je me suis chargée.

— Séchez vos pleurs, ma Pauline; ce mariage est nul; revenez à la raison, on peut....

— Rien, madame; point de révolte impie contre la loi de Dieu, repartit Pauline en sanglotant. Je suis liée, mon malheur est sans remède, et j'en dois subir la cruelle,

l'intolérable humiliation. Oui, je suis... je suis madame Pierret!

— Dieu tout-puissant! s'écria madame Renaudot hors d'elle-même. Ce nom-là seul ne vous fait-il pas reculer d'épouvante, devant l'inconcevable résolution à laquelle vous vous cramponnez aujourd'hui, avec le même aveuglement que je vous reprochai le jour de votre premier malheur? Pouvez-vous bien vous condamner vous-même à porter l'affreux nom que vous venez de prononcer? Ce Pierret est l'homme le plus vil et le plus méprisable...

— C'est mon mari! répondit Pauline avec un cri plaintif.

— C'est Pierret seul qui a voulu déshonorer la mémoire de votre père; vous avez entendu votre cousin déclarer que l'on avait agi contre son gré. J'ai vu de mes propres yeux, j'ai eu en ma possession des feuilles du libelle de Pierret, écrites de sa main, et adressées à M. de Saint-Elme. Jamais

l'enfer déchaîné n'eût vomi de poisons plus âcres, plus corrosifs ; et c'est-là l'homme?...

— Cet homme est mon mari, repartit Pauline d'une voix mourante ; ah ! vous parlez de l'enfer, il est tout entier dans mon sein. Jamais tourments plus affreux n'ont déchiré le cœur d'une infortunée.... O mon Dieu ! il est donc vrai.... je suis madame Pierret !....

Les femmes de mademoiselle de Quercy accoururent à ses cris. Elle était renversée sur le dos de son fauteuil. Sa respiration bruyante et pressée ressemblait au râle de la mort, et ses membres délicats se tordaient avec violence. On l'étendit sur son lit, et grâces aux soins qui lui furent prodigués, ce spasme effrayant se dissipa enfin. Mais elle était tellement accablée, que madame Renaudot dut renoncer à reprendre l'entretien interrompu. Elle se contenta de lui dire à l'oreille en prenant congé d'elle : —

Au nom de votre mère, ma Pauline, promettez-moi de ne parler à personne au monde de ce secret, avant que nous ne nous soyons revues.

— Je vous le promets, répondit-elle.

CHAPITRE XXXVII.

La mère Sainte-Agnès.

On laissa reposer mademoiselle de Quercy; le soir, elle venait de se réveiller et se trouvait déjà très soulagée, quand on lui annonça madame de Vaufrêne, qui entra suivie d'une vieille femme habillée en paysanne et dont la figure noble et empreinte de la plus imposante dignité, contrastait singulièrement avec son grossier costume. Pauline la reconnut du premier coup-d'œil.
— Quoi! le ciel permet que je vous revoie, ma révérende mère Sainte-Agnès, lui dit-elle en se soulevant à moitié sur son

lit. Ah ! bénissez-moi, jamais consolation ne vint plus à propos. Je suis bien malheureuse !

La mère Sainte-Agnès, supérieure du couvent où Pauline avait été élevée à Amiens, pressa son élève dans ses bras, pria sur elle, et se plaça ensuite sur un siége au chevet de la jolie malade, à côté d'Adrienne.

— Ma fille, dit la religieuse, chacun porte sa croix ici-bas. Mais la main de la Providence se plaît souvent à en alléger le poids ; et même à nous en rendre le fardeau doux et agréable par le contraste des biens qu'elle répand sur nous au moment où nous les attendions le moins. Vous avez su que l'on nous avait chassées d'Amiens, à la suite des affaires de cette descente des Anglais à Quiberon, et de je ne sais quel complot découvert dans la ville, dont assurément nous ne nous étions pas mêlées. Depuis ce temps, nous vivions dispersées

dans les villages autour de Saint-Valery, où l'une de nos sœurs a des parents fort riches, mais qui refusèrent de nous secourir.

Dernièrement il y eut dans ces environs une espèce de fête à l'occasion du retour d'une honnête famille à qui l'on venait de restituer de grands biens situés auprès de Saint-Blimont, village que j'habite. — Écoute, dit à Pauline en lui serrant la main, Adrienne qui avait soulevé son voile et dont les yeux rayonnaient de bonheur, écoute, ma chère amie.

— Le Ciel, reprit la religieuse, m'inspira l'idée d'aller demander une légère aumône à ces gens heureux auxquels la bonté de Dieu venait de rendre tant de richesses; on les disait bons et charitables, la mère surtout, madame Pierret....

— Madame Pierret! interrompit Pauline en tresssaillant.

— Eh oui! la mère de Maurice, répondit Adrienne; la femme la plus respectable....

— Ah ! le fils vaut peut-être encore mieux qu'elle , s'écria la mère Sainte-Agnès, que le ciel bénisse ce vertueux, ce pieux jeune homme!

— Vertueux! pieux! répéta Pauline au comble de la surprise; ne parlez-vous pas de Maurice Pierret?

— De lui-même, ma fille.

— Puisse en effet la bénédiction du Ciel descendre à votre voix sur ce pécheur endurci, reprit Pauline avec véhémence; certainement vous ne le connaissez pas, ma révérende mère, et l'on vous a trompée sur son compte. Je ne lui veux aucun mal, mais il m'en a fait beaucoup, et c'est encore par lui que je souffre aujourd'hui si cruellement. Adrienne, j'ai maintenant la preuve de sa méchanceté, madame Renaudot a vu cet affreux libelle écrit de sa main...

— Arrête, interrompit Adrienne en tirant de son sein un paquet de lettres qui ne

la quittait plus, j'ai là sa justification ; tu vas le connaître, Pauline, et ce ne sera plus seulement de l'estime que t'inspirera son caractère; tu seras forcée de l'aimer...

— Non, jamais, dit très vivement Pauline; le Ciel ne commande pas que je l'aime. Tout ce que j'attends de sa bonté divine, c'est de cesser de le haïr, de le mépriser; car en cela je serais coupab le... Ah ! si vous saviez, ma mère Sainte-Agnès !...

— Très coupable en effet, , repartit Adrienne, puisque ce serait joindre l'ingratitude à l'injustice ; tu vas savoir s'il est possible de ne pas aimer celui dont le cœur a dicté cette lettre.

Madame de Vaufrène lut alors à haute voix la dernière de Maurice, celle où il expliquait comment, dans la première effervescence de son zèle pour l'état qu'il venait d'embrasser, il s'étudiait à composer des discours sur l'objet qui l'occupait alors tout entier. Il y parlait de sa haine contre

monsieur de Quercy, haine qu'alimentait encore, en dépit de sa raison, le souve=nir d'une canne levée sur une femme suppliante, sur sa mère. Et pourtant il se montrait le maître de cette passion fou=gueuse; il déclarait que, malgré toutes les probabilités qui semblaient justifier une accusation de meurtre contre le comte, il lui suffisait du défaut d'une entière convic=tion pour rejeter ce moyen de combattre et de vaincre un ennemi détesté.

Pauline écoutait cette lecture avec un intérêt croissant, et Adrienne, qui l'obser=vait attentivement, jouissait avec délices de ce triomphe. Elle passa sous silence, tout ce qui concernait l'abbé d'Aurigny et la famille Nangis; mais sa voix s'éleva et prit un accent pénétrant, quand elle en vint à ces mots: « De mon côté, ce n'est plus une froide indifférence que j'é=prouve pour mademoiselle de Quercy, maintenant que je connais son bon cœur;

en vérité, ce qu'elle m'inspire ressemble plutôt à de l'affection...»

Pauline déjà vivement émue, fondit alors en larmes. — Vous abjurez donc votre in=juste haine, s'écria la mère Sainte-Agnès ; Dieu soit loué! j'espère que bientôt, quand vous connaîtrez mieux ce cher et vertueux enfant, vous ne lui refuserez plus les sen=timents d'affection que nous lui avons toutes voués. Ah! ma fille, Maurice Pierret est un ange sur terre. Je vous racontais tout à l'heure que j'étais allée implorer une légère aumône de madame Pierret ; je lui contai nos malheurs. Maurice était présent. — Ma bonne dame, me demanda-t-il, n'est-ce pas dans votre maison à Amiens qu'ont été élevées mesdemoiselles de Luxeux et de Quercy? — Oui, monsieur. — Il suffit, vous êtes les plus respectables femmes du monde, j'ai appris de l'une de vos élèves à vous appré=cier, à vous chérir ; et votre malheur ajoute au tendre intérêt que m'inspirent vos vertus.

Combien êtes-vous encore? — Six, mon-
sieur, vieilles et infirmes. — Et patientes,
résignées dans l'infortune, ajouta le jeune
homme attendri; toujours prêtes, je le sais,
à partager, avec d'autres pauvres, le peu
que vous obtenez de la compassion d'un
petit nombre de bonnes ames. Ma mère,
continua-t-il en s'adressant à madame Pier-
ret, le ciel nous comble aujourd'hui de
biens, nous avons maintenant un immense
superflu; quel meilleur usage pourrions-
nous en faire que de soulager la vieillesse
et le malheur de ces saintes vierges?

— Viens dans mes bras, s'écria sa mère
ivre de joie, viens! tu as prévenu mes
vœux, tu as exprimé ma pensée....

— Que vous dirai-je encore? poursuivit
la religieuse en essuyant ses larmes; grâces
à cette excellente femme, grâces surtout à ce
cher et honnête jeune homme, nous avons
maintenant une maisonnette charmante,
bien isolée, un jardin, mille douceurs; nous

élevons de pauvres enfants, nous soignons des malades ; car Maurice veut que nous soyons utiles, afin d'être plus aimées, plus respectées. Le bien dont nous jouissons, celui que nous pouvons faire, tout cela est l'ouvrage de Maurice, notre bien-aimé, sur qui nous ne nous lassons pas d'appeler les bénédictions du ciel.

— Quand je te dis que tu l'aimeras, Pauline, s'écria madame de Vaufrêne avec attendrissement.

Pauline ne répondit pas, mais elle soupira profondément et ses yeux étaient baignés de pleurs.

— Maintenant, reprit la mère Sainte-Agnès, il faut que je vous parle à toutes deux de l'objet de mon voyage ; et c'est encore de notre Maurice qu'il va être question. A l'époque des malheurs de madame Pierret, elle a reçu de madame Renaudot, comme récompense d'un grand service que j'ignore, une somme de trente mille

francs. La mère et le fils m'ont priée de ne
pas les interroger sur les raisons qu'ils ont
de rendre à madame Renaudot une partie
de cette somme, sans lui laisser connaître
qu'elle vient d'eux ; mais en me consultant
à ce sujet, ils m'ont appris que M. Renau=
dot a été dernièrement exproprié d'un riche
établissement, par suite des fautes d'un as=
socié ; et qu'il se trouve, dans le nombre des
créanciers, plusieurs hommes de mauvaise
foi. D'après cela, et pour remplir le but de
M. et de madame Pierret, je leur ai pro=
posé de faire porter la somme à madame
Renaudot par un ecclésiastique, comme
une restitution dont il aurait été chargé au
tribunal de la pénitence. Il paraîtra pro=
bable à cette dame, ai-je ajouté, qu'elle
doit la rentrée de cet argent aux remords de
la conscience d'un mourant ; et ses idées se
porteront naturellement sur un des hom=
mes qui ont concouru à ruiner son mari,
avec une évidente injustice.

Cet avis a été adopté par la mère et par le fils avec empressement ; ils m'ont donné douze mille francs en or que j'ai là dans mes poches. Toutefois, poursuivit la mère Sainte-Agnès, je vous avoue, mes chères filles, que j'ai réfléchi depuis ; j'ai d'abord cédé au désir d'obliger des bienfaiteurs que je chéris ; maintenant j'éprouve des scrupules. Cette fraude pieuse est innocente, sans doute, mais enfin c'est un outrage à la vérité. Je ne sais si le vénérable ecclésiastique que je connais, voudra se charger de ce mensonge officieux ; il faudrait donc que je le trompasse moi-même....

— Je comprends cette délicatesse, interrompit vivement Adrienne. Tranquillisez-vous, ma mère, je me charge de la faute s'il y en a. Vous m'indiquerez le prêtre ; il ignorera la vérité, et croira la dire en remettant la somme sur le pied d'une restitution commandée par un remords de conscience. Seul au monde je puis pénétrer

l'intention de Maurice. Il importe à la tran=quillité, au bonheur de sa vie, de n'établir entre madame Renaudot et lui aucun nou=veau lien de reconnaissance et d'affection. Et pourtant!.... ah! croyez-moi, ma sainte mère, crois-moi, Pauline, cette action est le fruit d'un effort vertueux, dont peu de jeunes gens auraient été capables.... per=sonne, non, personne n'est plus digne d'être aimé que Maurice.

Mais j'oubliais qu'il est revenu; il m'at=tend peut-être chez moi pour les dernières dispositions de notre voyage...

— Quel voyage? demanda Pauline.

— Ne te l'ai-je pas conté? répliqua ma=dame de Vaufrêne, je pars demain pour Saurelle avec lui.

— Que le ciel vous protége, ma fille, dit la religieuse, ce pays-là est infesté de brigands.

— Non, non, ma mère, plus à présent. Et puis, que pourrais-je craindre sous la

protection de Maurice? C'est encore à lui queje dois le bonheur d'être maintenant assurée de ma fortune et en paix avec toute ma famille; ma tante veut qu'il m'accompagne chez elle ; que ce voyage va m'être agréable ! Reçois donc mes adieux , ma chère Pauline, car je vais être occupée toute la journée de mes préparatifs. Mais avant tout, ma bonne mère Sainte-Agnès , conduisez-moi chez votre ami, ce vénérable ecclésiastique; et allons d'abord terminer l'affaire de Maurice. Adieu, adieu Pauline.

CHAPITRE XXXVIII.

La fête de la Concorde.

On venait de proclamer le troisième acte constitutionnel, celui dit de l'an III, et qui, mettant un terme au règne de la Con=vention, substituait à cette assemblée uni=que, deux chambres délibérantes, sous le nom de conseils des Cinq Cents et des An=ciens ; le directoire, composé de cinq mem=bres, exerçait le pouvoir exécutif. Cette nouvelle forme de gouvernement, soumise à la sanction du peuple, avait obtenu le plus grand nombre des suffrages. Les cœurs s'ouvraient à l'espérance d'un meil=

leur avenir ; et ce sentiment, commun à tous les partis qui divisaient encore les amis de la révolution, rapprocha un instant leurs bannières.

Une grande solennité fut célébrée à cette occasion sous le nom de fête de la Concorde. Ce beau jour éclaira, dans Abbeville, les étreintes fraternelles de Cartinet le patriote de 1789, et de Mirot le *crétois ;* en même temps, sur la place publique, au pied de l'autel de la Patrie, que voilaient des nuages d'encens, figurés par une épaisse fumée de sucre en poudre, on voyait s'embrasser *thermidoriens* et *sans-culottes ;* tandis qu'un *allarmiste* et un *endormeur*, en se serrant cordialement la main s'étonnaient de recon= naître d'anciens amis et de paisibles bour= geois, dans les prétendus *agents de Pitt et Cobourg,* que peu de temps auparavant, ils signalaient sous cette dénomination, à la haine du peuple.

Au milieu de cette effusion universelle

de sentiments affectueux; on proposa de sceller, le verre à la main, cette paix ines=pérée, et un banquet patriotique fut voté par acclamation. Le plébiscite revu et cor=rigé par les chefs de partis, régla le nombre et la qualité des convives, et leur assigna, pour lieu de rendez-vous, l'hôtel de la Grande-Pinte. On convint d'inviter les autorités constituées; M. Renaudot accepta de grand cœur.

Cartinet amena Saint-Elme, et Maurice qui venait d'arriver de Saint-Blimont; Mi=rot parut, escorté des principaux orateurs de la défunte société populaire, dissoute par un décret récent, ainsi que le tripot de l'avocat. M. Renaudot arriva tout chamarré de galons; il venait de recevoir, la veille, le brevet d'un nouveau grade, obtenu à Paris par les sollicitations de sa très jolie femme, et qui avait pour insignes un uni=forme brillant, commandé long-temps à l'avance. Saint-Elme s'était empressé d'en

aller complimenter madame Renaudot. Jamais l'air insolent d'une pleine satisfaction de soi, n'éclata sur la figure d'un fat avec plus d'impudence que sur celle du jeune homme, en revenant de chez elle.

Rose avait paru très alarmée du ton avantageux dont il parlait de cette visite. Maurice surtout s'en était montré fort scandalisé ; et son irritation durait encore le lendemain, lorsqu'il aperçut, dans la salle du festin, le bonhomme Renaudot se pavanant, tout fier de son riche plumage.

— Quoi! vous aussi? s'écria le commandant à la vue de Saint-Elme. Jamais fête ne fut mieux nommée ; c'est bien celle de la Concorde ; toutes les opinions, comme tous les cœurs se réunissent aujourd'hui.

On se mit presque aussitôt à table ; Renaudot fit placer M. de Nangis près de lui ; Maurice venait ensuite ; Cartinet et Mirot se trouvaient du même côté. Les *toast* à la prospérité de la république, et à la gloire

des armées, furent d'abord portés avec en=thousiasme. A ce bruit éclatant succéda le cliquetis des assiettes ; les convives se li=vrèrent au culte silencieux de Comus, avec la plus sérieuse application, et toute la fer=veur d'un premier appétit.

— Eh bien ! reprit Renaudot, en s'a=dressant à son voisin, vous êtes donc fran=chement des nôtres, monsieur de Nangis ?

— Tout-à-fait, répondit Saint-Elme très haut avec un rire malin. Oui mon cher monsieur Renaudot, me voici main=tenant uni à vous par un lien de plus.

— Et vous ne pouviez me rendre plus content, mon jeune ami.

— Parbleu ! je suis ravi que vous soyez *content*, dit Saint-Elme en appuyant sur ce mot.

— Et moi je m'en étonne un peu, ob=serva Mirot. Car enfin, sans reproche, citoyen Renaudot, vous avez figuré long-temps parmi les adversaires, que nous

avons si souvent et si glorieusement battus.

— Quoi *battu* aussi, s'écria Saint-Elme, en faisant une mine d'intelligence à Cartinet. Celui-ci, saisissant l'occasion de railler un ennemi, et de chagriner l'amoureux Maurice, prit plaisir à jouer sur le rapprochement de ces deux expressions de *content* et de *battu*, auxquelles il ne manqua pas d'en ajouter tout bas une troisième, à la grande joie de ses voisins, qu'il divertit quelques moments encore aux dépens du commandant ; tandis que le pauvre Maurice, que ces grossières plaisanteries, très offensantes pour madame Renaudot, mettaient au supplice, rongeait son frein avec colère, et maudissait dans son cœur, Saint-Elme, qui les avait provoquées.

— Oui *battu*, mon cher monsieur de Nangis, répondit Renaudot. Je le confesse, j'ai douté un moment que la république fût possible ; mais je n'en suis que mieux convaincu aujourd'hui du triomphe de notre

glorieuse révolution ; triomphe dont je par=tage l'ivresse, avec tous nos amis. Oui, continua-t-il en se rengorgeant, un gou=vernement donne la mesure de sa force, et la garantie de sa durée par le choix des hommes qu'il emploie. Je ne parle pas de moi....

— La remarque vient à propos, inter=rompit Cartinet, car j'ai failli m'y mé=prendre ; et je m'attendais à vous voir, de plus, apporter, en preuve de la solidité de nos institutions naissantes, le bel habit dont vous voici paré, grâces aux nouveaux réglements.

Toujours blessé des anciennes injures de Cartinet, dont ce dernier trait venait de ré=veiller la douleur, Renaudot le regarda d'un air méprisant. — Les gens à petites vues, dit-il, ne peuvent pas comprendre à quel point il importe à l'existence d'un gouver=nement, d'entourer de beaucoup de con=sidération les hommes investis de l'autorité.

— Mais, Palsembleu! citoyens, objecta l'ancien président de la société populaire, ce n'est pas un bel habit qui fait la considération ; et j'ai vu souvent une simple carmagnole....

— Vous êtes dans une étrange erreur, mon cher M. Mirot, repartit le fonctionnaire d'un air profond. Le costume, qui agit sur l'imagination, est une partie essentielle, je dirais presque la plus importante de l'homme du pouvoir. J'y ai souvent réfléchi dans le silence du cabinet ; et je puis dire que c'est grâce à cette observation, que j'ai été l'un des premiers à prédire la chute du trône, et la révolution tout entière. Elle date de 1776, lorsque, sous prétexte d'une étroite et ridicule économie, celui que l'on nommait alors le roi, ordonna de grandes réformes dans son intérieur. Un matin, au lieu de ces habits magnifiques dont l'éclat imposait le respect au peuple, on vit les officiers de sa maison

vêtus avec plus de mesquinerie que les gens d'un fermier-général ; je dis alors, en rentrant chez moi, ces propres mots : *La famille royale est perdue ;* et j'ajoutai tout de suite : *Un gouvernement qui consent à s'avilir ainsi, s'assassine de ses propres mains.* Vous comprenez, continua Renaudot, tout glorieux de sa prophétie, que cela fit, dans le temps un bruit du diable à Versailles. Mais nous étions alors si futiles, que personne ne sentit la portée de cette pensée ; et l'opinion génerale, à la cour, fut que j'avais dit une bêtise....

— Comment une bêtise! s'écria Cartinet.

— Une bètise, monsieur, répéta Renaudot.

— Eh ! monsieur, ces gens-là vous faisaient évidemment tort et injustice, reprit Cartinet avec humeur : il y avait là quatre bêtises au moins, et toutes plus grosses les unes que les autres. Je veux bien convenir toutefois que treize ans juste après votre

dit notable, on a pris la Bastille; mais corbleu! la révolution a sa source autre part que dans la réforme de votre vieille friperie. Il faut en chercher les causes dans l'orgueilleux mépris de la cour pour les remontrances des parlements, et pour la magistrature en général...

— Vous n'y êtes ni l'un ni l'autre, interrompit Mirot d'une voix de stentor. Tout le mal est venu de l'immoralité des grands seigneurs.

— Lieux communs, mon cher M. Mirot, observa Renaudot d'un ton important. J'ai vu les grands seigneurs de près; j'étais à la cour...

— Et moi de plus près encore, j'étais à l'Opéra, et j'avais une femme charmante... trop charmante! continua Mirot en s'attendrissant. Et ma fille l'emportait encore en grâces et en beauté sur sa mère.... Affreux souvenirs!...

— Il faut chasser ces fâcheuses idées,

mon vieux Mirot, dit Cartinet; allons, chante nous *Caron t'appelle*, sur ton gros *sol* de contre-basse.

— J'ai le cœur trop serré, mon pauvre Cartinet.

— Eh bien! buvons de ce Bordeaux à la régénération des mœurs...

— Non, répondit Mirot avec un gémis=sement plaintif et en tendant son verre; non, du Champagne plutôt...

Cartinet s'empressa de le servir. — Hélas! reprit l'infortuné chanteur, ma vie se par=tage entre deux grandes douleurs : l'enlè=vement de ma femme, par un duc... (Mirot s'interrompit ici pour sabler le Champagne), et la fuite de ma fille avec un abbé, dit-il après avoir bu.

— Avec un abbé! répéta Cartinet; les deux premiers ordres de l'État étaient donc conjurés contre ta famille?

— Le petit collet se faisait passer pour un enfant de bonne maison, reprit Mirot

dont la sensibilité toujours très expansive, était alors vivement stimulée par les fumées du Champagne. Je n'ai jamais su son vrai nom; il se faisait appeler M. de Saint-Elme.

— Le nom n'était pas mal choisi, observa Cartinet, c'est celui de mon client que voici.

Maurice jeta un regard rapide sur son voisin, qui remarqua ce mouvement et en parut choqué. Mirot continua : — Ma Céline n'aimait pas son état, quoique ses débuts eussent été des plus brillants. Elle avait dansé, avec Dauberval, le pas de deux des *Ombres heureuses*, en panier de trois aunes dans l'acte des Champs-Élysées, de *Castor et Pollux*. Tous nos jeunes seigneurs papillonnaient autour d'elle; mais je l'avais élevée dans les principes les plus rigoureux; ma Céline voulait rester sage; et le petit abbé, qui venait à la maison, l'assurait qu'il serait bientôt évêque; cette perspec-

tive dut l'éblouir, elle voyait un établissement tranquille...

— C'était tout gentil, dit Cartinet d'un ton mignard. Eh bien! qu'est-ce donc qui traversa ces jolis projets?

— Moi! répondit fermement Mirot. J'appris que nous avions affaire à un escroc, à un brelandier qui tenait un tripot, et dont la police suivait déjà la piste avec ardeur : Comment monsieur, lui dis-je, vous avez l'audace de vous présenter chez une demoiselle honnête, sur le pied d'abbé, et vous n'êtes pas même dans les ordres!

— C'était criant, observa Cartinet, une première danseuse! Eh bien! Céline l'accabla de mépris?

— Point du tout, mon ami, répondit en pleurant Mirot tout à fait ivre, ma coquine de fille partit avec lui pour l'Angleterre, où il fut contraint de fuir, déguisé en domestique de l'ambassadeur.

Maurice regarda de nouveau Saint-Elme,

qui détourna la tête et demanda du Champagne, dont il but et fit boire coup sur coup plusieurs verres à Mirot.

— Et qu'est devenue Céline? demanda Cartinet.

— Je n'ai jamais voulu le savoir, s'écria Mirot avec une noble indignation. Une fille qui voyait à ses pieds les hommes les plus distingués! et qui pouvait faire décemment le sort de toute sa famille, s'enfuir avec!... Ah! fi, fi!... Heureusement, ce n'est pas mon nom que l'infâme a déshonoré. Par respect pour ma famille, j'avais pris, en entrant à l'Opéra, celui d'une de mes tantes qui jouait les duègnes à Rouen; et je n'étais connu, même de ma femme et de ma fille, que sous le nom de Dubois...

— Dubois! répéta Maurice en faisant un mouvement de surprise. Voilà de singuliers rapports, M. Saint-Elme, lui dit-il tout bas.

— Heim! Quoi? demanda le jeune fat

d'un air évaporé en buvant de nouveau à plein bord. Des rapports? Je ne comprends pas.

— Je me suis déjà bien aperçu, répliqua Maurice toujours à voix basse, que je n'avais pas le don de me faire bien entendre de vous, monsieur; car vous n'avez pas compris non plus tout à l'heure, à quel point j'étais indigné de vos plaisanteries de mauvais goût. Vous vous êtes permis à l'égard de M. Renaudot, des propos indécents qui ont attiré sur lui des regards railleurs, en même temps que j'entendais mêler sa vertueuse femme dans les discours injurieux, que vos traits malins avaient provoqués.

— Quoi! cela vous fâche, mon cher? dit en riant Saint-Elme qui, pour déguiser son trouble, continuait à provoquer Mirot à sabler gaîment le vin d'Aï; en effet je me rappelle que vous prenez un intérêt très vif à cette charmante femme; et cela date même de fort loin...

— Du château de Ponteuil, voulez-vous dire? repartit Maurice avec une intention marquée.

— Vous me parlez grec..., mon cher..., quoi?...... Qu'est-ce que c'est que le château de Ponteuil?

— C'est le lieu où j'ai connu, sous des rapports peu avantageux, le lieutenant Dubois, de l'armée révolutionnaire.

Pendant ce dialogue *à parte*, Renaudot disputait pesamment sur l'état des mœurs de l'ancien régime, comparé à celui du temps présent, et déraisonnait sur ce texte, à tire-d'aile. Saint-Elme, dans cet état d'exaltation qui précède l'ivresse, saisissant l'à-propos, rentra tout à coup dans la conversation générale, en tournant brusquement le dos à Maurice: — Je suis de l'avis de M. Renaudot, dit-il très haut avec un grand éclat de rire; et si l'on veut me prêter un moment d'attention, je m'engage à prouver, par le récit d'une histoire récente,

très récente, que c'est à tort qu'on prétend élever les gens d'autrefois au-dessus de nous, en fait de bons tours joués aux maris par leurs femmes, et par les galants à ces dames.

Renaudot charmé, réclama le silence, et tout le monde écouta Saint-Elme.

— Depuis quelques mois, reprit le jeune homme, un très beau garçon, d'un mérite supérieur, faisait la cour à une fort jolie femme, peu scrupuleuse à la vérité, mais intrigante et fine à l'excès, et qui reculait sa défaite pour en tirer meilleur parti. Car, à toutes ses autres bonnes qualités, la dame joint le mérite d'aimer beaucoup l'argent.

Toutefois, sa grande prétention est de se montrer fort au-dessus de cette faiblesse; aussi, l'amant non moins rusé qu'elle, mais encore plus mal en espèces, affectait-il de son côté, d'être la dupe de son noble désintéressement. — Ah ! s'écriait-il un soir, d'un air pénétré, faut-il qu'un excès de

délicatesse aussi peu raisonnable m'interdise le bonheur d'écarter loin de vous les soucis qui troublent votre repos ! je sais que vous avez des dettes. — Oui sans doute, j'en ai, répondit-elle, et mon chagrin le plus amer, est de ne pouvoir m'acquitter. — Eh bien! madame, nommez-moi vos créanciers, je les verrai, je les calmerai, on peut prendre avec eux des arrangements... — Non jamais, mon ami; je ne le veux pas. Vous êtes loin d'être aussi riche que généreux, et il ne faudrait pas moins de dix mille francs en argent pour satisfaire l'avidité de mes persécuteurs. — J'ai plus du double de cette somme ! s'écria l'amant transporté... Mais ne vous alarmez pas, ma belle amie, reprit-il, comme s'il venait de lire une expression de courroux dans ses yeux; non je ne vous fais pas l'injure de vous l'offrir. Dieu me préserve de blesser à ce point votre fierté que j'admire; je connais trop l'élévation de votre ame.

Mais enfin, ne résistez plus à mes instances, faites-moi connaître vos créanciers; je me charge de les forcer d'entendre raison.... Leurs noms seulement, dites-moi leurs noms; demain vous aurez recouvré la tranquillité, et dans un meilleur temps.....

Tout en parlant, le jeune amant pressait la belle avec ardeur dans ses bras, ne doutant pas qu'à l'aide de ce stratagème, il ne parvînt enfin à vaincre la résistance obstinée de sa cruelle. Mais le repoussant avec dignité: — Non lui dit-elle, non; ce meilleur temps ne viendra peut-être jamais pour moi, et je me reprocherais éternellement de vous avoir chargé vous-même du poids cruel dont votre bon cœur vous engage à vouloir me soulager aujourd'hui.

Le jeune homme vit clairement à ce discours, qu'il ne fallait rien espérer à moins de compter les espèces. Il se retira donc fort mécontent, en cachant le violent dé=

pit qui le dévorait sous l'apparence d'un désespoir passionné.

Jugez maintenant, messieurs, quel dût être son étonnement, lorsque le lendemain, en entrant chez la dame, il la vit accourir au devant de lui, et se jeter à son cou, ivre de joie et de tendresse : — Vous êtes un ange, un dieu, s'écria-t-elle ; mais n'espérez pas échapper à ma reconnaissance ; c'est vous, ce ne peut être que vous...

— Eh bon Dieu ! dit le jeune homme stupéfait ; qu'est-il donc arrivé ?

— Ne vous en défendez plus, reprit-elle avec véhémence ; je vous ai deviné sur-le-champ ; le bon prêtre s'est troublé à mes questions pressantes.

— Le prêtre !

— Oui je sais tout. C'est vous qui l'avez chargé de me remettre ces douze mille francs, comme une restitution secrète de l'un des spoliateurs de ma fortune qui a été sacrifiée pour payer les dettes de mon mari.

Elle montrait en même temps au jeune homme, des rouleaux d'or étalés sur une table. Il comprit sur-le-champ qu'un autre amant riche et généreux, connaissant l'humeur et la détresse de cette très jolie femme, s'était fait précéder par ce présent magnifique. Changeant donc rapidement de masque, le fripon fit la mine humiliée d'un coupable pris en flagrant délit. Cette ruse adroite eut un plein succès. Je vous épargne, messieurs, le détail d'un dernier combat couronné par le plus beau triomphe qu'aient jamais célébré les fastes de l'empire amoureux.

Tandis que l'assemblée applaudissait à grand bruit, à ce dénouement imprévu, le pauvre Maurice, pâle comme un spectre, foudroyait de ses regards Saint-Elme, qui frappant sur la table pour attirer l'attention, criait de toutes ses forces : — Écoutez, écoutez ; ce n'est pas tout et voici le meilleur.

On fit de nouveau silence : — Cette

femme sensible, dit-il, extrêmement sensible, comme vous venez de le voir, n'eut pas plus tôt succombé, qu'elle crut à propos de jouer le remords et le désespoir, dans le dessein trop évident d'exalter jusqu'à l'enthousiasme, une passion qu'elle jugeait si productive : — Reprends cet or, s'écria-t-elle en versant un torrent de larmes ; il me fait horreur maintenant que tu as le droit de penser qu'il est le prix d'une coupable faiblesse. Je t'aime, oui je t'adore, et je n'ai cédé qu'à mon fatal amour ; mais c'est bien assez du poids de cette faute, je ne supporterais pas ton mépris sans mourir; reprends cet or que je ne puis plus accepter sans m'avilir à mes propres yeux.

Cette scène de mélodrame se soutint quelque temps sur le même ton. A la fin, ennuyé de ces ridicules grimaces, et voulant donner une leçon de talent à cette habile comédienne, le jeune homme reprit son visage sentimental et contristé :

— Moi ! dit-il, moi, j'avilirais l'objet de mon culte idolâtre ! Jamais, continua-t-il en empochant les rouleaux.....

— Et le coquin a emporté l'argent ! s'écria Mirot lui-même avec l'accent d'une véritable indignation.

— Oui, parbleu ! répondit Saint-Elme tout-à-fait ivre, et le tour est excellent.

— Admirable, ajouta Renaudot. Il est du bon temps, et fort plaisant.

— Le bon de l'affaire, reprit Saint-Elme, serait de savoir quel peut être le galant assez riche et assez bête pour avoir payé douze mille francs le bonheur d'un jeune homme aussi spirituel. Vous autres qui êtes de la ville, n'y connaissez-vous pas....?

— Quoi ! c'est ici ? demanda-t-on de toutes parts.

— Oui, s'écria Maurice en se levant, c'est dans cette ville. Je connais le suborneur, l'infâme escroc qui a commis cette action exécrable.

L'horreur était peinte sur la figure décomposée de Maurice ; il tremblait de fureur. Tous les regards se portèrent sur lui.
— Non, messieurs, continua-t-il, non, cette infortunée ne jouait pas le remords ; et sa douleur déchirante aurait désarmé la rage des puissances de l'enfer ; mais l'ame d'un vil débauché.....

— L'enfer! un débauché! interrompit Renandot d'un air capable. Quelle diable de capucinade est-ce là ? Et parbleu, rions des sots maris, des coquettes ; et ne faisons pas de la tragédie burlesque sur cette aventure qui, je le déclare, est très jolie, et marquée au bon coin.

— Vous êtes un vieux fou, dit Cartinet ; ce trait de mauvaises mœurs appartient en effet à ce que vous nommez le bon temps ; et je gagerais un assignat de dix mille francs, qu'il s'agit de quelque drôlesse de votre société. Au reste, Maurice est au fait, et il nous la fera connaître. Viens, mon brave

garçon, continua-t-il en l'entraînant; tu as parlé en galant homme, et je te rends mon amitié.

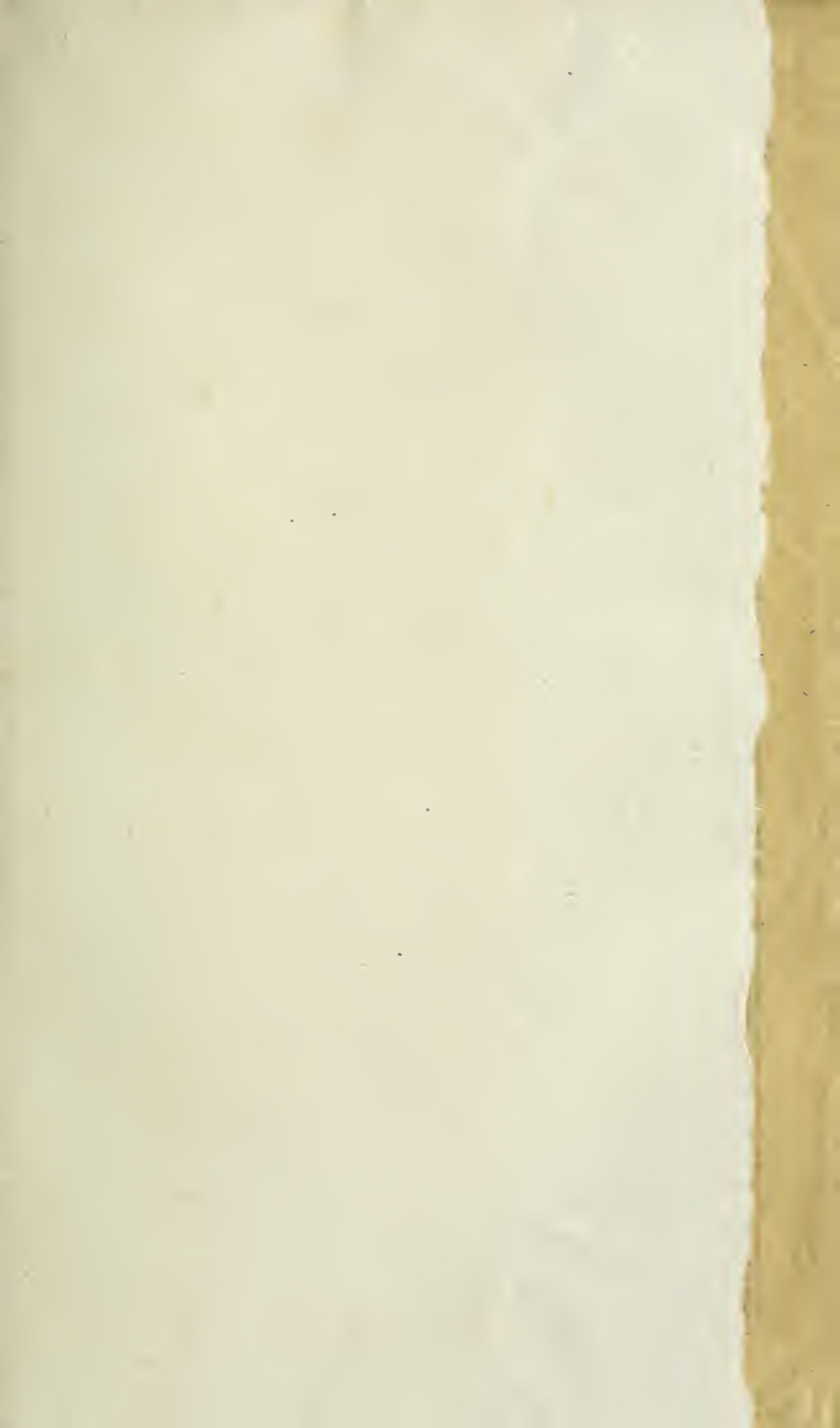
FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE

DU QUATRIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 5, ligne 8. Interrompt, *lisez :* Interrompît.
Page 31. Ma surprise doubla, *lisez :* Redoubla.



ROMANS DE M. MORTONVAL.

LE COMTE DE VILLAMAYOR, ou l'Espagne sous Charles IV, 3e édition, 5 vol. in-12. 15 fr.

LE TARTUFE MODERNE, 3e édition, 4 vol. 12 fr.

FRAY-EUGENIO, ou l'Auto-da-Fé de 1680, 2e édition, 4 vol. in-12. 12 fr.

LA DAME DE SAINT-BRIS, chronique de France, 3e édition, 4 vol. in-12. 12 fr.

LE FILS DU MEUNIER (Siége de Rouen), première partie, 2e édition, 4 vol. in-12. 12 fr.

LE FILS DU MEUNIER (Siége de Paris), deuxième partie, 2e édition, 5 vol. in-12. 15fr.

MAURICE PIERRET, épisode de 1793, 5 vol. in-12. 16 fr.

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD, RUE DE LA HARPE, N. 78.